

GENEVIEVE GANDY

*Quand le Type nous est conté*

DOMINIQUE VEAUTE

Je vous propose un texte, une lettre de Maxime, adulte chinonais, en formation à l'association Lire et Dire à Chinon. Cette lettre a été écrite en 1989 lors d'un atelier de correspondances avec une classe de 5<sup>ème</sup> de Château-Renault, classe dans laquelle des jeunes réfléchissaient sur leur propre orientation et leurs difficultés d'apprentissage. A l'occasion de ces travaux de deux ans, les rencontres entre les adultes chinonais et les jeunes castelrenaudais ont permis d'élaborer un projet intitulé « à la rencontre des autres par l'écriture ». Ce projet a consisté en un voyage culturel à Paris avec la visite du musée Guimet, du Louvre, des arts océaniques, des rencontres avec des écrivains et des conteurs et la réalisation d'un livre : On se dit, on s'écrit, on nous lit, dont ce texte est extrait.

**HISTOIRE DE VIE**

Ma jeunesse c'est quand j'étais à l'école  
Quand j'écrivais j'étais énervé  
J'envoyais balader la maîtresse  
Un jour je me suis fait une raison  
Je ne pensais qu'à m'amuser.  
Le roi de la bêtise et de la bagarre  
J'en ai envoyé 2 à l'hôpital  
J'en suis pas fier, j'étais méchant, j'avais le diable  
Un matin, la maîtresse arrive avec un beau chignon  
J'ai fait une connerie, elle me donne une claque,  
Je lui ai arraché son chignon,  
Je m'en souviendrai toute ma vie  
Plus personne, aucune école ne voulait de moi  
Ils m'ont mis à Saint-Antoine (IMPRO)  
Ils m'ont gardé 5 ans, je n'apprenais rien  
J'étais contre les maîtresses et maître  
Puis j'ai débarqué à Mettray :  
Une ancienne maison de redressement  
J'ai fait une fugue. Ce sont les gendarmes qui m'ont ramené  
J'ai fait souffrir ma mère. C'est ça qu'est con  
J'ai jamais voulu retourner là-bas  
Chez moi mon père m'a trouvé un petit boulot avec lui :  
Je faisais des terrains de tennis, j'y suis resté 3 mois  
Je ne voulais plus entendre parler d'école

Maintenant j'ai 25 ans, je vais sur 26 ans  
Et suis embêté de ne pas savoir.  
Quand les papiers arrivent chez moi,  
Je suis obligé de demander à quelqu'un de me les lire  
Je regrette  
Quand une copine m'écrivait, c'étaient mes sœurs qui

lisait les lettres alors que c'était ma lettre à moi. Ça me  
faisait mal de dévoiler des secrets que j'aurais voulu garder pour moi.  
Voilà à quoi ça m'avance  
Je suis obligé à 25 ans de faire un stage pour réapprendre à lire et à écrire.  
Dans mes boulots, c'est pareil.  
A la SCAM j'étais, je crois, un bon travailleur et un jour,  
on me demande de partir à Saint-Laurent-des-Eaux en déplacement,  
on me donne un plan de travail (une installation de tuyauterie).  
Je me débrouille aussi bien que je peux,  
mais ne sachant pas lire sur le plan je fais des erreurs.  
On m'appelle au bureau, et on s'est aperçu que je ne savais ni lire ni écrire.  
J'ai eu très honte.  
Heureusement, tous les gars autour de moi m'ont soutenu  
et ne m'ont pas mis à l'écart de nos fiestas.  
La honte était plus forte que moi et je restais seul dans ma chambre.  
Aujourd'hui j'ai 25 ans,  
Et je voudrais réapprendre à lire et à écrire.  
Ça me ferait du bien d'apprendre quelque chose sur un plan  
pour pouvoir travailler.  
Je ne souhaite à personne d'être dans cette situation,  
je ne veux pas que vous en fassiez autant.  
Il est temps pour vous d'apprendre  
Ne faites pas comme moi, dépêchez vous d'apprendre,  
Parce que maintenant je regrette.  
Quand je suis arrivé pour faire mon stage je me suis rendu  
compte que je n'étais pas aussi bien que mes camarades.  
Parce que eux ils savaient au moins lire et écrire quelques mots.  
Mais, ils n'ont pas fait la différence. Il m'ont accepté  
comme si rien n'était. Et, ils m'ont encouragé.  
Mais heureusement que j'ai une bonne animatrice pour  
M'apprendre et souhaite bien que je m'en sorte. Grâce à  
Elle, j'ai appris à déchiffrer les lettres et les chiffres. Même  
si je me mets en colère, elle ne cède pas. Car mettez-vous à  
ma place, apprendre à lire et à écrire à 25 ans, c'est dur.  
Je lui suis reconnaissant de vouloir m'apprendre et mes  
amis qui sont autour de moi m'aident.  
Voilà, au point où j'en suis, tout ce que je vous demande.  
Vous êtes à même d'apprendre ? Alors apprenez. Ne faites  
pas comme moi.

**MAXIME**

## **ALAIN FIEVEZ**

Merci à tous d'être venus nombreuses et nombreux.

La vie ne serait-elle pas qu'un vaste conte ? Nous étions partis fiers, passionnés. Nous voulions réfléchir ensemble avec des gens qui travaillent sur les mêmes sujets que Livre Passerelle. Nous nous étions dit, à l'initiative de la Direction Régionale des Affaires Culturelles, si l'on consacrait une journée à une sorte de réflexion intéressante, un peu critique, (pourquoi pas très critique) sur ce que nous sommes en train de faire. Faisons le point, arrêtons-nous, prenons une belle journée de soleil et mettons-nous à l'ombre. On a

essayé de faire ça. On est parti sur ce chemin, on a annoncé : il y aura Marie Bonnafé, Bernard Lahire, Bertrand Tavernier. Tous ceux qui ont entendu ces propos sont accourus, ils ont vite répondu, ont envoyé un peu d'argent. Bien sûr, ils ne savaient pas que tout cela était un conte et qu'ils participaient, sans doute, à un chemin d'épreuves. La première épreuve c'est que le lieu où l'on devait se réunir a commencé par brûler en partie, mais une petite partie. C'était juste pour faire peur, pour voir si on allait continuer sur notre chemin où l'on déposait déjà quelques cailloux. Et puis, quand tout a été ficelé, emballé, où déjà la cuisine commençait à sentir bon, le sociologue dit « Attendez, j'ai autre chose à faire, je me retire. J'ai des choses importantes ailleurs, vous êtes essentiels pour moi mais, j'ai de l'important ailleurs. ». Bernard Lahire nous quittait donc il y a une semaine. On s'est alors dit qu'il restait deux personnes brillantes et que Jean-Claude Pompougnac, le directeur régional des affaires culturelles allait animer, diriger. Un quart d'heure après la défection de Bernard Lahire, on apprend que Bertrand Tavernier était justement en train de terminer un film, que ce jour là était celui où tous les gens se rassemblaient pour le film et qu'il ne pouvait pas être avec nous. Nous qui sommes des cinéphiles amateurs mais presque professionnels, comprenions parfaitement son absence. Que faire, que dire ? Heureusement la richesse du monde est telle que Anne Vinerier, qui travaille avec nous depuis longtemps, s'est précipitée à notre appel et a accepté de venir. Finalement, on s'est dit que Jean-Claude Pompougnac est un homme assurément brillant, le peu de contact qu'on a eu avec lui a montré qu'il y a chez lui une potentialité réelle, mais qu'on ne faisait qu'apercevoir, petite lucarne, parce qu'on ne l'avait pas beaucoup rencontré. On sentait sa richesse. Il ferait les deux. On s'est aperçu qu'il avait aussi écrit un livre sur l'illettrisme qui s'appelle Illettrisme, tournez la page, publié chez Hachette (vous le trouverez à la librairie du colloque), qu'on a lu à la dernière minute. Il y a des chemins qui s'ouvrent et qui mènent presque vers le bonheur...c'est un livre plus que décapant (il aura peut-être l'occasion de vous en dire deux mots) ou peut-être est-ce l'homme qui est décapant plus que le livre, puisque le livre n'est que son objet à lui. Donc, Jean-Claude Pompougnac sera à la fois intervenant et néanmoins toujours animateur.

Voici où nous en sommes. Pour cette journée qui a commencé à 10h07, nous allons être ensemble ici jusqu'à 12h30. Après, comme vous savez qu'ici il n'y a que des choses qui peuvent étonner, on vous indiquera le chemin pour aller manger un buffet mitonné par Thérèse Boudisseau. Vous découvrirez... Je ne sais pas du tout à quoi ça correspond, mais on peut toujours être inquiet quand c'est une plasticienne qui cuisine. On sait qu'il y a sans doute des choses merveilleuses qui se cachent derrière cette appellation.

De 14h à 16h, on pourra aller dans les différents ateliers que vous avez commencé à apercevoir derrière, autour et dans le travail de Line Sionneau, que certains connaissent déjà bien.

A partir de 16h, nous avons invité Christian Bruel, éditeur qui est à la fois mort et vivant, c'est à dire qu'il est mort un certain nombre de fois. Il y a des contes de morts-vivants qui interviennent dans l'histoire, qui sont sauvés par quelqu'un et réinterviennent dans la vie de ce quelqu'un après. Il est né en tant qu'éditeur en 1974, il a failli mourir un certain nombre de fois et il est mort, en tant qu'éditeur toujours, en 1997. Puis il a repris une nouvelle naissance en 1998-99. Christian Bruel porte un regard en même temps très intelligent et très caustique sur la littérature jeunesse et nous qui utilisons quotidiennement cette matière première, avons un tri à faire. Il va nous y aider.

Je laisse la parole à Jean-Claude Pompougnac, intervenant et animateur de cette matinée.

## **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

Vous venez de nous rappeler l'objet essentiel de cette table ronde, en même temps que de cette journée, celui de se donner un temps et un espace pour une réflexion critique sur ce

que nous sommes en train de faire, sur ce que fait Livre Passerelle et un certain nombre de gens qui se sont réunis ici aujourd'hui et qui font des choses analogues.

« Une réflexion critique sur ce que nous sommes en train de faire » suppose à la fois des apports de nature théorique, (les deux personnes qui m'entourent les présenteront), et un temps, le plus large possible, de débat entre vous et les personnes qui sont à cette table, pour que cette réflexion prenne plus la forme d'un séminaire que d'une série de conférences. Je me propose de dire quelques mots qui ne sont pas une introduction à ce qui sera dit ensuite par mes deux voisins. Ce n'est pas une introduction, ça ne bloque pas vos propres problématiques, c'est juste parce que je me fais une certaine idée de ce que peut être la réflexion critique sur ce que nous sommes en train de faire, y compris d'ailleurs lorsque nous lisons.

Voilà un peu brièvement... Je ne suis pas gêné du dispositif lié aux absents, dont Bernard Lahire que je connais bien, parce je crois que j'ai commencé à causer dans les colloques quand des copains me téléphonaient en me disant « j'avais dit que j'irais à tel endroit, je ne peux pas y aller, est-ce que tu pourrais y aller ? ». Ce sont les dispositifs qui me conviennent bien par rapport aux objets dont on va parler. Effectivement, on est déjà un petit peu au cœur du sujet.

Je voudrais parler d'une chose sur laquelle j'ai eu la chance de travailler avec d'autres durant un certain temps, qui serait **la lecture entre sociabilité et solitude** (si on donnait un titre un peu universitaire). Cela tournerait autour des questions : dans l'acte de lire quelle est la part de sociabilité, quelle est la part de singularité ? La question de la lecture dans son contexte à la fois social et individuel. Plus brièvement, puisque j'ai décidé d'être bref, et de manière plus provocatrice, je voudrais attirer l'attention de tout le monde sur le risque qu'il peut y avoir, pour décrire des expériences comme celles que vous vivez, de se laisser aller à la rhétorique contemporaine et de parler, dans ces expériences où l'on approche le livre du lecteur ou du non-lecteur, où l'on favorise des rencontres, où l'on crée autour de l'objet livre de la convivialité, le danger majeur de parler de lecture de proximité comme on parle de police de proximité ou d'équipement culturel de proximité. La question est : pourquoi n'y a-t-il pas de proximité dans la lecture ou pourquoi, quand il y en a, ce n'est pas celle qu'on croit...

Pour traiter cette question, un peu dans la facilité, je vais vous lire quelques extraits d'un texte. Vous allez reconnaître très vite d'ailleurs qu'il s'agit d'un texte qui porte sur la lecture. Je rentre abruptement dans le texte, j'expliquerai après :

*« Pour nous, qui ne voulons ici que discuter en elle-même et sans nous occuper de ses origines historiques, la thèse de Ruskin, nous pouvons la résumer assez exactement par ces mots de Descartes que « la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs ». Ruskin n'a peut-être pas connu cette pensée un peu sèche du philosophe français, mais c'est elle en réalité qu'on retrouve partout dans sa conférence, enveloppée seulement dans un or apollinien où fondent des brumes anglaises, pareil à celui dont la gloire illumine les paysages de son peintre préféré. « A supposer, dit-il, que nous ayons, et la volonté et l'intelligence de bien choisir nos amis, combien peu d'entre nous en ont le pouvoir, combien est limitée la sphère de nos choix. Nous ne pouvons connaître qui nous voudrions... Nous pouvons par une bonne fortune entrevoir un grand poète et entendre le son de sa voix, ou poser une question à un homme de science qui nous répondra aimablement. (...) Et pourtant ces hasards fugitifs nous les convoitons, nous dépensons nos années, nos passions et nos facultés à la poursuite d'un peu moins que cela, tandis que, durant ce temps, il y a une société qui nous est continuellement ouverte... »*

C'est évidemment la société des livres. La thèse de Ruskin est que la lecture et la bibliothèque sont comme une espèce d'immense société qui est à notre disposition et,

contrairement à ce que nous faisons lorsque nous essayons de rencontrer quelqu'un d'important pour qu'il nous éclaire, nous devons lui demander rendez-vous. Dans la bibliothèque, ce sont les grands hommes, les poètes qui nous attendent, qui sont à notre disposition et qui n'attendent que notre désir de les rencontrer. Ruskin, auteur anglais, a été traduit par un français. Le français qui a traduit les conférences de Ruskin sur les bibliothèques et la lecture, c'est Marcel Proust. La préface de Marcel Proust à la traduction de Ruskin est en général rééditée à part ( je l'ai trouvé dans la collection Libro, mais je crois que c'est aussi chez Actes Sud). C'est un très beau texte jusqu'à la page que je vous ai lue. Il commence alors à devenir un peu moins beau parce qu'un peu spéculatif. Mais les 30 premières pages, c'est du Proust. Ce sont ses souvenirs de lectures d'enfance, on est dans la recherche du temps perdu. Là, il discute la thèse de Ruskin. Ce qui m'intéresse c'est que derrière cette formule de Descartes passant par Ruskin, qui est que la lecture est comme une espèce de conversation à notre disposition grâce aux bibliothèques et que par la lecture on peut rencontrer des tas de gens, Proust défend un point de vue inverse.

Ruskin *« montre que la lecture est exactement une conversation avec des hommes beaucoup plus sages et plus intéressants que ceux que nous pouvons avoir l'occasion de connaître autour de nous. J'ai essayé de montrer dans les notes dont j'ai accompagné ce volume que la lecture ne saurait être ainsi assimilée à une conversation, fût-ce avec le plus sage des hommes ; que ce qui diffère essentiellement entre un livre et un ami, ce n'est pas leur plus ou moins grande sagesse, mais la manière dont on communique avec eux, la lecture, au rebours de la conversation, consistant pour chacun de nous à recevoir communication d'une autre pensée, mais tout en restant seul, c'est-à-dire en continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude et que la conversation dissipe immédiatement, en continuant à pouvoir être inspiré, à rester en plein travail fécond de l'esprit sur lui-même. (...)je crois que la lecture, dans son essence originale, dans ce miracle fécond d'une communication au sein de la solitude, est quelque chose de plus, quelque chose d'autre que ce qu'a dit Ruskin... »*

Premier arrêt sur ce fragment du texte, dont je tire deux, trois choses qui m'intéressent en sachant qu'il ne s'agit pas de faire une conférence mais une réflexion critique sur ce que nous faisons.

La première chose est que dans les exemples donnés par Ruskin, il est question de la possibilité de rencontrer des grands hommes, des grands poètes, des rois, des reines, des seigneurs... Cette conversation qu'est la lecture chez Descartes ou chez Ruskin, nous rappelle, si nous sommes attentifs au texte, que les sociabilités ne sont pas une espèce de sociabilité abstraite, tout-venant, elles sont faites de classes et de catégories sociales. La sociabilité c'est celle des grands ou des riches ou des rois, et il y a la sociabilité des petits. Autrement dit, une rencontre collective autour du livre et de la lecture, si on se situe dans le contexte qu'est encore celui de Proust, est marquée par la stratification sociale, pour employer le langage des sociologues ou par la lutte des classes pour employer celui de Marx. C'est à dire qu'il y a des catégories sociales qui ont, entre elles, des enjeux, des intérêts, des conflits, qui sont des systèmes de reconnaissance collective... Il est évident qu'une société où cette stratification s'estompe et où les discours sur la lecture sont des discours un peu oecuméniques, on perd cette distance sociale entre ce qui est dans le livre, entre son auteur et le lecteur. Ce n'est peut-être pas le plus important. Le plus important, quand on passe de la métaphore du livre comme conversation à la lecture, comme expérience singulière et solitaire, ce sur quoi Proust insiste dans la suite du texte, c'est que dans la lecture entendue comme conversation, dans la sociabilité autour du livre, on a un système de confrontation de la façon dont on entend ce qu'on lit à l'autre. Quand on est dans un colloque, dans un séminaire, dans une sociabilité, si on commence à se tromper, on peut penser que l'autre va nous corriger. Le modèle de la lecture sociable, collective, est un modèle dans lequel on évite ce risque, qui est

pourtant un risque majeur de la lecture, que le lire emporte avec lui le risque du délire. On le sait depuis Don quichotte. Depuis Don Quichotte on sait que le lire emporte avec lui le risque du délire, c'est à dire le risque de se tromper sur le sens de ce qu'on lit, de tout mélanger, de voir les choses de travers... L'importance du thème sociabilité-solitude c'est l'importance de savoir avec qui on va causer de ses lectures pour éviter de partir à la dérive.

Au passage, sans trop faire de références, il y a une quinzaine d'années, un historien italien (Carlo Ginsburg) a publié un livre qui s'appelle Le fromage et les vers. C'est l'histoire extraordinaire d'un meunier italien qui s'était mis à lire des livres saints, de théologie, des vies des saints. Il avait tout mélangé et s'était fait sa théologie portative. Parce que comme il n'était pas cultivé, comme il savait simplement lire mais qu'il n'avait pas reçu de culture philosophique, théologique, il avait bricolé tout ça et en avait fait un « machin » à lui. Si nous connaissons l'histoire extraordinaire de ce bricolage singulier avec tous les livres de la tradition religieuse, c'est parce qu'il y a eu un procès, qu'il a été jugé par l'Inquisition. C'est à travers le procès conduit par l'Inquisition que nous avons ce témoignage historique extraordinaire de comment un individu ordinaire peut se bricoler une théologie, et aussi comment l'institution chargée du contrôle de l'orthodoxie et de la lecture était présente. Ce qui a longtemps marqué le monde du livre et de la lecture, ce sont les systèmes sociaux de contrôle destinés à vérifier que les gens ne faisaient pas n'importe quoi avec les textes. Aujourd'hui nous sommes rentrés dans un autre contexte, dans le contexte d'une apologie indifférenciée de la lecture, lire c'est bien, point. Quoique vous lisiez, quelle que soit l'envie, c'est bien, point. Il faut lire, lire c'est vivre.... On a perdu de vue ce système de contrôle social, de référence et de confrontation, qui n'est pas simplement d'ailleurs la confrontation amicale des copains qui se réunissent pour parler de ce qu'ils ont aimé lire mais aussi la confrontation violente de certaines institutions et de certains pouvoirs avec certains sous-groupes ou avec certains mouvements subversifs... Derrière le lecteur solitaire de jadis, planait le fantôme de l'Inquisition. Aujourd'hui il n'y a plus de fantôme qui plane ou alors il faut essayer de comprendre comment se caractérise le nouvel ordre social du monde dans lequel nous vivons.

Je voulais insister simplement sur ce point que dans les activités sociales autour de la lecture reste posée la question du lecteur singulier, de cette expérience singulière, dont Proust s'efforce de définir les limites. Un peu plus loin, non seulement il s'oppose à la définition que Ruskin donne de la lecture comme conversation, mais en plus, il s'efforce de montrer les limites de la lecture, il s'efforce de montrer que la lecture n'a pas les pouvoirs miraculeux que lui attribue l'apologie des bibliothèques publiques que fait Ruskin en Angleterre. Je vous cite le passage, il est très beau et très profond :

*« Et c'est là en effet, un des plus grands et merveilleux caractères des beaux livres (et qui nous fera comprendre le rôle à la fois essentiel et limité que la lecture peut jouer dans notre vie spirituelle) que pour l'auteur ils pourraient s'appeler « conclusions » et pour le lecteur « incitations ». Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs. Et ces désirs, il ne peut les éveiller en nous qu'en nous faisant contempler la beauté suprême à laquelle le dernier effort de son art lui a permis d'atteindre. Mais par une loi singulière et d'ailleurs providentielle de l'optique des esprits, ... ce qui est le terme de leur sagesse ne nous apparaît que comme le commencement de la nôtre, de sorte que c'est au moment où ils nous ont dit tout ce qu'ils pouvaient nous dire qu'ils font naître en nous le sentiment qu'ils ne nous ont encore rien dit. »*

Il commence alors une description forte de la lecture comme non seulement expérience solitaire et singulière mais aussi comme expérience spirituelle, comme expérience où le lecteur est en phase avec sa propre responsabilité, son propre progrès intellectuel et spirituel dans lequel l'auteur ne peut que tout au plus lui offrir un point de départ. Je signale,

par curiosité, que dans la suite de ce texte, Proust parle de la lecture comme une thérapie, il parle de ce qu'il appelle la dépression spirituelle, il parle de gens qui sont devenus abouliques, qui n'ont plus de volonté, qui vivent en dessous de tout. Il dit que ces gens là, pour s'en sortir, ont forcément besoin d'une aide extérieure et il montre que la lecture est d'une certaine manière le modèle de cette aide extérieure. Pourquoi ? Parce que quand on est en dessous de tout, on ne peut pas s'en sortir sans aide extérieure, mais, dit Proust, on ne peut s'en sortir que tout seul. Décrivez-moi une situation dans laquelle on ne peut pas s'en sortir sans une aide extérieure et en même temps on ne peut s'en sortir que tout seul puisqu'il s'agit de la propre vie de mon esprit et que personne ne pourra faire vivre mon esprit à ma place. Il en donne comme paradigme, la lecture. C'est très intéressant parce qu'il y a quelques années, Marc-Alain Ouakin a publié un livre qui s'appelle Bibliothérapie. Une phrase d'enfant que j'ai vu tout à l'heure dans les ateliers qui énumèrent tout ce qu'est lire dit « lire c'est guérir » et c'est justement la thèse de M.Ouakin dans Bibliothérapie. Non parce que le livre serait un médicament qui soulagerait des souffrances mais parce que le livre ouvre précisément une situation qui nous permet ce sursaut.

Dans une des brochures de Livre Passerelle mises en mot et en graphisme par Line Sionneau, je lis « donner du sens, du temps, de la mesure, du corps à l'âme, de la lettre ou du verbe, c'est peut-être nourrir le souffle et la transmission ». Si vous lisez Ouakin, qui est rabbin, vous verrez que le mot souffle ici est loin d'être indifférent puisque, précisément, d'après sa thèse, la raison pour laquelle le livre peut guérir, (et le paradigme c'est évidemment la Bible), c'est qu'il peut nous redonner le souffle qui à un moment donné nous a manqué, ce souffle là, la transmission qui est au cœur précisément de ces expériences de rapprochement, de rencontres autour du livre, autour de la lecture. Il me semble que ce n'est pas non plus très loin de ce que dit Proust quand il décrit cette espèce de responsabilité du lecteur dans la lecture (il écrit également comment les livres peuvent être une très mauvaise chose, il décrit également ce en quoi la lecture peut être une fausse solution et un facteur de ralentissement du progrès spirituel). Ça tourne autour de cette question de la rencontre, qui est pour moi la plus mystérieuse. Pour le rabbin comme pour Proust, il y a dans la solitude de la lecture, une responsabilité qui est celle de l'interprétation. Et l'interprétation a ce caractère paradoxal qu'elle est une espèce de diagonale. Si vous m'autorisez des formules faciles, je dirais « on lit toujours en diagonal », parce qu'on lit dans une diagonale qui est entre le texte, porteur d'un sens, et notre responsabilité de réactiver, de reconstruire ce sens. Autrement dit la diagonale est, pour reprendre des images faciles et bibliques, entre le vent qui fait tourner les pages et mon souffle. Le plus important est que ce travail d'interprétation, ce travail de lecture, est indéfini. Il ne peut pas s'arrêter, par définition. S'arrêter, ça voudrait dire que l'on s'arrête dans une course de fond qui n'a pas de fin, ce qui est, en tout cas dans la tradition que Ouakin rappelle dans Bibliothérapie le fonds même de la tradition juive repris par des auteurs sur d'autres expériences, et qui me paraît marquer le sens de cette responsabilité solitaire et singulière du lecteur par rapport à tout l'entourage de sociabilité, de monde social qui produit ces rencontres.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire à partir de Proust. Je voulais simplement dire, parce que je vais donner la parole à Marie Bonnafé, pour essayer de comprendre, quels sont les enjeux de ces situations de rencontres, à partir de quelles convictions militantes nous trouvons l'énergie de continuer à les mener, sur quels fondements théoriques éventuellement peut-on les mener le mieux possible et qu'est-ce que ça dit de cet acte, pour moi, relativement mystérieux qu'est la lecture ?

**MARIE BONNAFE**

Quand il s'agit de dire, et à plus forte raison quand c'est pour cette chose particulière de participer à un débat-conférence, le silence est une vertu. Je vais vous expliquer qu'on parle deux langues sans le savoir : la langue, l'abattage quotidien, où est situé le silence, la langue de la communication, la langue des situations des faits, comme disent les linguistes et la langue du récit, la langue du raconté. Nous avons eu envie, avec René Diatkine, Tony Lainé, Evelio Cabrejo-Para, Serge Boimare, Michèle Petit, de l'équipe d'ACCES, d'insister sur le récit littéraire. On a inventé le mot de « littérature première ». Comme il y a les arts premiers, les livres de proximité, il y a la littérature première de très haute qualité. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a une troisième langue peut-être qui est le silence, comme en peinture, comme en musique (Enfance et Musique le dit beaucoup). Comment peut-on jouir d'une musique s'il n'y a pas aussi du silence ?

Après avoir entendu la conteuse, Pompougnac et Fievez, j'avais envie de me taire et de savourer tout ce qui avait été dit. C'est une expérience réelle.

Il faut lire Proust. Nous, les psychanalystes disons souvent une chose et son contraire puisque nous faisons l'éloge du conflit, et je sais que Daniel Pennac a dit qu'on ne peut pas dire « il faut aimer, il faut rêver, il faut lire » mais je tiens à souligner que c'est un texte fondateur d'une richesse extraordinaire. Ça commence par ses lectures d'enfance et par le fait que Proust dit « je mettrais à part les lectures d'enfance ».

Pourquoi est-il en droit de mettre à part les lectures d'enfance ? L'enfant, lui, ne s'y trompe pas. Le seul rapport privilégié avec l'auteur, avec l'œuvre, c'est quand tout ce qu'ils peuvent faire est de nous donner des désirs. L'enfant qui lit veut être Robin de Bois et ne s'y trompe pas. Il n'est pas Don Quichotte. Même s'il ne le sait pas exactement, l'enfant fait tout à fait la différence entre la réalité et la fiction. C'est même une grande affaire de son psychisme d'enfant, et ce dès la deuxième année de la vie, dès le plus jeune âge. Très vite il va dire « c'est pour de vrai ou c'est pour du beurre ». Il ne faut pas croire qu'on plonge les enfants, et spécialement les tout-petits, dans un trou d'imaginaire. Au contraire, on alimente leur besoin essentiel de faire la part des choses entre l'imaginaire et le réel.

Je ne pensais pas démarrer là-dessus mais les interventions précédentes m'ont ouvert la voie.

Fondamentalement, le bébé naît avec l'idée de l'autre. Il est dans une communication humaine. On sait maintenant que les premières acquisitions du langage se font vers 3-4 mois. Evelio Cabrejo le dit à la BNF, dans notre colloque sur les comptines que l'on va publier prochainement. D'abord l'adulte est inquiet parce qu'il pense que l'enfant ne parle pas. Mais vers 3-4 mois, le bébé ou même le parent (l'adulte proche de l'enfant qui donne les soins maternels), l'un ou l'autre font « tatatagneu ». Tout le babil est dans un échange et déjà le langage se construit. Ensuite, le langage se développe quand l'enfant s'assied, il dégage son larynx et va se régaler à dire des « q-g-q-g ». Le génie des auteurs, dès les comptines dans notre tradition, c'est d'introduire ces sons à l'avance mais surtout à ce niveau là. J'ai un gros succès quand, pour entrer en contact avec des bébés que je ne connais pas trop bien, je leur dis « gom go bi du go bi da bi dug om go bidabidu ». Mais le bébé est plus fort que moi parce que lui est entrain d'inventer ces vocalises là. Le premier langage est vraiment fondateur de l'échange, de la communication. On construit en parlant du conte, de la littérature première, de ce conte premier, de toutes les façons qu'on a de se les échanger. On construit aussi les autres et l'absence des autres. Je n'avais pas l'intention de parler de l'absence des parents mais c'est vrai que quand l'enfant commence à réaliser qu'il est un être tout seul, qu'il voit sa maman dans le miroir et qu'il se voit seul à côté, il se construit déjà, par une opération intellectuelle, en sujet et il voit qu'il est une personne différente de sa mère, ce qui est une jubilation formidable pour lui. Il est vainqueur, très omnipotent mais en même temps il est déprimé parce qu'il a très peur de l'absence. Qu'est-ce qu'on fait à ce moment là ? Pour le



rassurer, on chante des berceuses, on raconte des histoires, on lit des histoires dans les livres. On lui donne en même temps la langue du récit qui n'est pas la langue accrochée aux faits quotidiens. Au moment où le bébé va s'angoisser de l'absence, au moment de l'inévitable séparation du sommeil, on va jouer et lui raconter des histoires. Et toujours les mêmes histoires, avec une très grande permanence, ce qui est une réassurance tout à fait importante. C'est une chose qui perdure dans la lecture des adolescents et des adultes. La lecture est un repère constant, c'est fondateur. La mère, le père, la personne à qui on a confié l'enfant va avoir cette ressource universelle, qui existe dans toutes les cultures, dans toutes les civilisations de raconter une comptine, une histoire. Et ce corpus de comptines est la référence essentielle de toute cette littérature première qui va avoir plusieurs temps. Pour rassurer l'enfant, pour lui montrer qu'on ne va pas disparaître, qu'on sera là demain pour le soigner quand le sommeil et la nuit seront passés, on lui raconte, avec cette spécificité si captivante et dont la jouissance ne nous abandonne jamais, ces comptines, ces histoires qui ensuite deviennent des histoires plus complexes, où quelque chose disparaît puis réapparaît... Tout ça est une expérience tout à fait fondatrice parce que c'est un langage différent qui symbolise l'autre, son absence et aussi parce que cette jouissance esthétique, cette prime de plaisir que nous donnent les artistes montrent une réalité un peu plus agréable, un peu plus du côté du jeu, du plaisir et du déplaisir. La réalité, on s'en occupe moins. Nous ne renonçons jamais. Pour certains, l'enfant doit y renoncer à 6 ans, mais, pour nous, la vie de l'enfance continue toujours et nous sommes poussés à croire que c'est le plaisir, même s'il provoque du déplaisir, qui est plus fort que la réalité. On présente toujours à l'enfant quelque chose de l'ordre du jeu, qui va l'amener à la réalité mais tout en restant entier. Dans ce jeu il y a aussi celui de la lecture.

Avant de passer à ce que je vous ai annoncé sur le langage du récit, je voudrais vous montrer cette photo extraordinaire où l'on voit un bébé de moins d'un an avec son papa qui découvre la lecture avec une mimique qui ne peut tromper personne. Il y a un jeu entre trois, voire quatre personnes : une conteuse lectrice de Livre Passerelle, un livre de culture élémentaire (Le beau ver dodu), un bébé et un papa. Il y a un échange dans les sourires, dans les pensées et dans les corps. C'est bien de voir, quand on arrive à Tours, toute une série de photos comme celle-ci qui est tellement éloquente par rapport à ce sur quoi nous essayons de convaincre à ACCES depuis 20 ans. C'est indéniable, l'enfant découvre quelque chose, il entend les voix et sent le partage entre les personnes.

Tout ça pour revenir à mon introduction où je disais que Diatkine, Lainé (les fondateurs) Geneviève Patte et des gens qui nous ont beaucoup aidé comme Nadine Etcheto... on a voulu faire travailler ensemble des professionnels de la petite enfance et des professionnels de la bibliothèque. Ce qui est important (et l'introduction de Pompougnac était vraiment formidable pour moi), outre les livres et les bébés, c'est une nouvelle approche de ce qu'est le livre et sa lecture dans notre société pour le développement de tout être humain. C'est pour ça que je suis très contente de vous montrer la photo du bébé et de son papa. J'aurai aussi pu vous montrer des photos prises lors de nos projets de quartier où nous travaillons, pour les bébés, dans divers lieux tels que la PMI, les écoles maternelles. Nous avons un camion itinérant où nous allons lire dans des baraquements et des roulottes. Ce n'est pas seulement les bébés que nous touchons, ce sont les adultes et les aînés, qui peuvent avoir comme un manque d'enfant de cette littérature fondatrice. Ce dont je parle est tout à fait valable à 5, 10, 15 ans et plus.

Pourquoi, théoriquement, cette chose est importante dans le développement de l'enfant et de l'individu et de ce qui reste de l'enfant en nous quand nous entrons dans la connaissance ?

Ce qui est important c'est que, comme je l'ai dit en ouverture, nous parlons 2 langues sans le savoir. On sait qu'il faut jouer avec l'enfant, qu'il faut lui parler. On commente ce que

l'on va faire... On emploie alors le langage du quotidien, un langage courant absolument fondamental à condition d'y mettre un peu de silence, comme je l'ai dit, ne serait-ce que pour laisser penser l'enfant. Ce langage qui est tout à fait fondateur, ce langage des faits, des situations, (nous l'appelons souvent, dans notre brochure par exemple, « langage factuel ») est, comme tout langage, porteur de sens, et il a comme caractéristique qu'une partie du sens est dans le discours, dans les mots et que l'autre partie du sens est dans la situation vécue. On va dire : « c'est chaud oui mais ça va refroidir. Après manger, on va aller au square... » On va mettre un peu plus de mots concernant la chose réelle qui va se passer. On ne dit pas « Il est midi. On va se mettre à table, dans la salle à manger... ». On le fera quand on écrira une rédaction. C'est donc un langage fondateur dans l'échange mais amputé d'une qualité du langage qui est que le langage peut opérer une retransmission, une relation sur ce qui s'est passé dans le présent et dans le passé et qui peut le faire en dehors de toute situation. C'est un langage qui s'appuie sur la situation. Si on transcrit ce langage, c'est un langage qui n'est pas propre à être écrit, ni à une transmission orale hors situation. C'est un langage incomplet. On entend dire que, dans certains milieux, certaines familles parlent mal. Ce n'est pas vrai. Ils parlent parfaitement la langue maternelle et les enfants de ces catégories sociales parlent la langue maternelle, une langue transmise avec le sein maternel. Il y a transmission de la langue. Mais, dans des milieux plus en difficulté et non pas plus inégaux sur le plan des capacités intellectuelles, on joue et on parle moins avec l'enfant parce que quand on est assailli par les difficultés, on prend moins de temps pour l'enfant. On sait que dans ces catégories sociales, on a une tendance à dire l'utile aux dépens du gratuit, non pas du tout dans les premiers mois, où le langage du récit est sauvegardé. L'enfant ne parlant pas, on imagine, on parle et on va prendre les deux formes de langage. Mais quand l'enfant se met lui-même à parler on sait que ce langage du récit est moins utilisé. Ce langage du récit a des caractéristiques propres dont les modèles sont dans la littérature. Quand on dessine comme ça, on essaie de dessiner comme Raphaël par exemple. On sait qu'on ne dessinera pas comme lui mais c'est cela qu'on essaie de reproduire. Quand on raconte quelque chose, on a un modèle de conteur, on a un modèle d'histoire, surtout quand on parle à un bébé et que l'on est un peu en manque. Est-ce qu'il comprend ? On est dans une douce schizophrénie qui s'appelle l'avatar de l'illusion anticipatrice et de l'ambivalence. Dans le même instant, le parent se dit que l'enfant comprend tout et qu'il ne comprend rien du tout. Par exemple quand un tiers arrive pour raconter une histoire, le parent dit « mais pourquoi vous lui racontez une histoire, il ne va pas comprendre » or ce même parent vient d'expliquer à son enfant comment on va refaire sa chambre... On est vraiment dans les deux registres et, en étant dans ces 2 registres, on emploie ces formes riches du langage. On va simplifier ce langage du récit, comme je vous l'ai dit, plus volontiers quand l'enfant ne parle pas. Or c'est une forme qui, pour les apprentissages, est absolument indispensable. Il faut que l'enfant circule bien dans la langue du récit, dans son propre récit de lui-même, dans son propre récit des autres. Il faut qu'il soit capable d'expliquer de manière structurée ce qui s'est passé à la récré à quelqu'un qui n'a pas vécu la situation. Cette langue du récit a comme caractéristique essentielle que tout le sens est compris dans le récit. C'est ce qu'on dit à l'enfant qui fait une rédaction ou écrit une lettre à quelqu'un... La langue du récit doit être structurée, la fin souvent rappelle le début, elle est construite. Elle a comme caractéristique, et c'est pour ça que le critère esthétique est très important, de mélanger du sens et du non sens. C'est à dire que si vous injectez trop de sens, vous ne pouvez pas entendre et suivre. S'il n'y a pas de construction correcte du texte accompagnée d'une conception esthétique du texte, le texte, l'histoire qu'on vous raconte sera ennuyeuse. On vous relate un événement et vous n'écoutez plus. Il est donc très important que le texte soit charpenté, très bien construit avec des moments de sens. Il y a des livres comme ça où rien n'est construit, où l'on a, dans une seule page, 5 ou 6 événements dont certains ne sont pas repris... Ce n'est pas une bonne, une vraie histoire.

De tout temps, ce langage du récit a été, spontanément, donné aux enfants, avec l'appui des livres dont les mots sont les pépites du texte, avec l'appui des conteurs qui savent raconter toujours la même histoire avec talent. Le livre est un atout merveilleux parce qu'il marie l'histoire, l'image et beaucoup d'autres qualités. Et comme j'aime à le dire, le livre est le meilleur média. Bien sûr c'est très bien de faire l'éveil culturel avec des tas de choses (expositions, cassettes...) à condition que vraiment cette structure du langage soit toujours bien assise.

Une idée à laquelle je tiens beaucoup : quand je dis que le livre est le meilleur média, je me souviens d'un colloque à Saint-Etienne, il y a longtemps puisque c'était l'année de la sortie de Très, Très fort. Je parlais de livres, on parlait alors plus des contenus de la littérature enfantine, comment on croise les comptines, la structure du conte, des histoires dites documentaires... Je parle alors de ce livre formidable de ce grand auteur, Oxenbury, qui avait mis six mois à le faire, paraît-il, et je fais exprès de le cacher. J'ai ensuite été happée par tout le monde qui voulait savoir quel était ce beau livre. On appelait à l'époque ces chefs d'œuvre, les « bébé-best book » mais comme le ministre Toubon ne voulait plus qu'on parle anglais alors on est revenu à la bonne langue française qui le traduit en « livre populaire ».

Au début, des élus et autres responsables disaient « on ne peut pas raconter ces histoires à des bébés de 3 ou 6 mois »... Pour convaincre les gens, on répondait que c'est à cet âge que le langage se construit. La langue maternelle commence à être repérée entre 8 et 10 mois. Les adultes peuvent reconnaître, à la façon dont les bébés marient les premiers phonèmes, si c'est du français, de l'espagnol, de l'arabe, du chinois... C'est vraiment très tôt. Mais tout ça c'est scientifique. (Je vous indique un très bon livre qui s'appelle Comment la parole vient aux enfants de Bénédicte de Boysson-Bardies qui rassemble tous ces travaux chez Odile Jacob). Au début, les gens ont refusé d'admettre cette précocité du langage. On allait raconter des histoires aux enfants qui sont entre les premiers pas et les premières phrases et ceci convenait tout à fait, sauf pour les personnels de la petite enfance ou dans les familles nombreuses parce que raconter une histoire à un enfant qui découvre l'espace n'est pas évident. C'est pourtant formidable, on a des tas d'observations. Lors d'un débat au Salon du livre à Reims où Patricia Martin m'avait invité, j'avais dit que l'enfant écoute en bougeant. Un créateur canadien, dont j'ai malheureusement oublié le nom, m'a dit « c'est très juste ce que vous dites ! L'enfant écoute avec son corps. » Bien sûr, on peut l'immobiliser pour certains spectacles mais écoutez bien, c'est comme sur la lecture de Proust, c'est très important : il faut laisser l'enfant bouger quand on lui raconte une histoire et qu'il commence à marcher. Mais il faut aussi commencer avant. En plus, c'est plus facile de raconter quand l'enfant est dans les bras du parent ou dans le baby-relax, c'est passionnant y compris du point de vue scientifique. Si vous voulez convaincre des parents, c'est tout petit qu'il faut commencer. Quand l'enfant commence à être éventuellement opposant, à se rouler par terre, à tourner le dos quand on lui raconte une histoire, c'est qu'il manifeste son indépendance. Dans certaines de nos vidéos, on peut voir l'enfant aller chercher des livres dans les rayons de la bibliothèque et c'est en rapport avec l'histoire qui est racontée ou bien, il va aller jouer avec un camion quand on raconte Sur le chantier par exemple. C'est difficile pour l'adulte de raconter quand l'enfant bouge, il faut un petit métier de conteur mais, grâce à nos tonnes d'observations, on sait que dans la généralité des cas l'enfant entend et il va nous reprendre quand il nous aura tourné le dos, qu'on se sera interrompu, qu'on lira plus vite, qu'on sautera des pages. L'enfant dira « t'as pas dit patouille gargouille » par exemple pour La chasse à l'ours... Quand il nous reprend, c'est qu'il était dans le texte, qu'il connaissait. C'est très important, quand vous racontez à des tout-petits, et même des plus grands, dans une collectivité, de noter le prénom de l'enfant-livre lu-intérêt/pas intérêt. On peut se rendre compte que même si l'on note « pas d'intérêt » pour tel livre pendant 14 mois, au bout de 14

mois, l'enfant connaît le livre même s'il ne l'a jamais manifesté. C'est ainsi que ça se passe entre 2 et 4 ans

De plus, les enfants choisissent les bons livres, c'est formidable, ils ont déjà du goût. On met dans les rayons des bibliothèques des livres de bons éditeurs comme Christian Bruel..., et ils vont les prendre. Les bébés vont vers les bons textes. Par exemple, c'est très difficile d'inventer une comptine. Un texte plat, on ne peut pas le lire 10 fois. Il faut avoir ces textes qui, comme l'a dit le poète, peintre et musicien Paul Klee, ont un pied dans le rêve et un pied dans la raison. Nous ajouterions que c'est un pied dans ce monde de l'avant-langage où il y a quand même de la pensée et qui est tellement en communication avec le rêve.

Avec Lainé et Diatkine, nous avons opéré, d'une façon engagée, une rencontre assez étonnante entre la nouvelle psychologie, la psychanalyse, et les professionnels du livre, tous ceux qui sont du côté de la lecture des livres. Au passage, quand nous parlons de lecteur ce n'est pas du tout du côté apprentissage mais du côté de l'appréhension de la lecture littéraire.

On sait que la psychanalyse a mis l'accent sur la sexualité infantile. Il y a une histoire d'amour, au moment de l'œdipe, (remarquons que c'est un récit. Freud a hésité entre Hamlet et Œdipe ) et à 5-6 ans, au moment d'une crise génitale où il y a vraiment des manifestations sexuelles de la part des petits, il y a des émois et des états amoureux qui sont très fondateurs pour la personnalité et qui sont plongés ensuite dans l'oubli puisque l'enfant n'est pas à ce moment là dans la capacité de réaliser ses désirs. Les filles jouent à la poupée et les garçons font semblant d'être les papas. Il y a des impossibilités de la nature qui font que ce n'est qu'à l'adolescence qu'ils pourront vraiment réaliser ces désirs. Tout ça est à peu près rentré dans les têtes. Lacan surtout se vend bien...

Mais, je me souviens d'une conférence à Chartres organisée par l'intersecteur de psychiatrie infantile, avec une salle formidable représentant beaucoup d'institutions, où Diatkine avait exprimé avec beaucoup de bonheur ce que je voudrais vous dire ici. Il a expliqué qu'il est devenu psychanalyste juste après la guerre parce que pour lui, c'était une nouvelle conception de l'égalité. C'est vrai que ce que je vous explique pour les tout-petits, tout le monde peut le toucher du doigt et que ça nous apprend énormément sur ces enfants devenus plus grands. C'est à dire qu'il n'y a pas de différence d'une classe sociale à l'autre. Bien sûr, il y a des différences entre les enfants, hélas et heureusement, il y a des enfants qui sont mieux que d'autres, il y a des enfants qui ont moins de capacités intellectuelles, il y a aussi des enfants qui sont plus adroits et d'autres plus maladroits. « Débiles psychomoteurs », disait-on avant, ces mots sont entachés... maintenant on parle un peu autrement. On dit qu'ils sont plus lents et qu'ils vont peut-être compenser et feront plus de performances que les autres. On admet tout à fait que les enfants ne dansent pas de la même façon, qu'ils ne font pas du sport de la même façon, il y a des différences au niveau moteur... Il y a aussi des différences dans l'élaboration de la pensée d'un enfant à l'autre. Mais ces différences ne sont pas différentes d'une classe sociale à l'autre. C'est très important.

Par contre, là c'est la psychiatrie d'enfants et d'adultes qui parle, c'est une chose qu'on sait moins, il y a plus de personnes perturbées psychiquement, mentalement, dans les classes en difficulté. Il y en a plus mais c'est quelque chose qui n'est pas du tout inscrit dans la personne. C'est dû à l'exclusion. Cette nouvelle forme de psychiatrie considère comme exclus de notre société des personnes qui sont en difficultés, qui sont angoissées, qui perdent le sens de la réalité. Ce qu'amène la psychanalyse est cette nouvelle conception de l'être humain. Grâce aux travaux du généticien, Albert Jacquard, par exemple, et ceux des gens qui étudient le développement du langage comme Bénédicte de Boysson-Bardies, on sait que ce n'est pas à cause de la classe sociale dont l'enfant est issu, qu'il sourit, marche, parle à un âge différent (sauf dans des conditions vraiment traumatisantes). La capacité de développement de l'enfant est égale, le développement de la pensée, l'appétence pour la lecture, par exemple, n'est pas

identique d'un enfant à l'autre mais elle est identique dans les classes sociales. Je pense que la rencontre de ce nouvel aspect du développement très ancré dans l'enfance est repris à chaque moment de la vie, en après coup, surtout à l'adolescence, repris à chaque rencontre. Parce que s'il n'y a pas eu de rencontres de chair et d'os comme ça, dans les bibliothèques, dans les lieux éducatifs et plus tard dans la formation des adultes, on sait très bien, je crois que c'est passé maintenant dans les politiques du livre, que de donner uniquement des livres ne sert à rien. Quand on laisse des livres dans une crèche sans qu'ils soient lus, ils sont déchirés. Ils ne sont pas déchirés quand on les raconte.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

Très bien je vous remercie. Je vous donne la parole, Anne Vinerier, mais je voudrais rebondir simplement sur le dernier point de démonstration : une nouvelle conception de l'égalité, une nouvelle conception de l'être humain C'est sans doute ce sur quoi nous pourrions nous mettre d'accord, même si la psychanalyse est un savoir à part, enfin, c'est un savoir populaire, vous le rappeliez, mais en même temps, peut-être un peu comme le meunier que j'évoquais tout à l'heure, je ne suis pas sûr que les gens qui se plongent dans toute cette littérature ne soient pas quelque fois un peu à côté de la plaque. Enfin, je ne suis pas l'Inquisition, ce n'est pas à moi de le dire.

La question que je me pose c'est comment cette nouvelle conception de l'être humain, cette nouvelle conception de l'égalité, qui se traduit dans des choses concrètes que vous venez de nous rappeler, peut s'articuler avec ce qui fonde une politique culturelle, ce qui fonde une action éducative et culturelle, à partir du constat de l'inégalité. C'est à dire qu'au fond bien sûr, nous pouvons partager avec vous éventuellement cette conviction de l'égalité, de l'égalité de dignité et en même temps notre travail dans le champ social part du constat précisément qu'hélas cette égale dignité est fort mal distribuée. Ça peut permettre de démarrer, je ne sais pas ?

### **ANNE VINERIER**

Pour démarrer et raccrocher sur les adultes, je voudrais juste dire que je ne remplace ni Bernard Lahire ni Bertrand Tavernier et que j'ai accepté au pied levé de venir.

Je ne vais pas faire un exposé, je vais plutôt renvoyer des questions à la salle, avec quelques points forts, à partir de mon expérience de formatrice auprès d'adultes en situation d'illettrisme et à partir de mon expérience de formatrice de formateurs dans ce domaine.

Il est vrai que l'on voit l'inégalité, auprès des adultes qui n'ont pas accès au livre, au texte. La question que nous renvoie Marie Bonnafé, c'est : Est-ce que les adultes avec lesquels nous travaillons, ont entendu des histoires ? Je n'en sais rien, ça pourrait être l'objet d'une recherche.

Je voudrais commencer en racontant une petite histoire à propos d'un apprenant et proposer, à mon tour, 4 pistes de réflexion à la salle.

Je vais parler d'un apprenant qui est agriculteur et qui, à près de 40 ans, demande à apprendre à lire, à la suite d'une émission de télévision sur l'illettrisme. Il a découvert qu'à l'âge adulte on pouvait encore apprendre à lire et il ne le savait pas. Il avait été scolarisé, en échec. Je lui ai demandé pourquoi il voulait apprendre et pourquoi il avait réussi à faire ce passage. (On travaillait avec lui sur la question passage : comment se fait-il que certains ont envie de réapprendre et d'autres pas ?).

Il a alors dit : « *J'apprends parce que j'ai réussi ma vie. Si je n'avais pas réussi ma vie, je n'aurais pas fait le passage d'aller réapprendre là où j'ai échoué.* »

Réussir sa vie, pour lui, ça voulait dire, alors qu'il avait un handicap physique, que la société l'avait rejeté, qu'à l'école probablement il avait eu un regard négatif des autres enfants, qu'il n'avait pas pu apprendre à lire parce qu'il n'avait pas été accueilli, accepté, que malgré tout ça il a pu construire sa ferme, sans savoir lire et écrire, c'est à dire qu'il a su et qu'il a pu à la fois faire des emprunts et s'organiser dans son travail grâce à un environnement aidant, bien évidemment. Mais il a pu, sans savoir lire et écrire, avoir sa place dans la société, j'aime bien dire, avoir sa place dans la cité.

Il a donc eu le désir d'apprendre à lire parce qu'il avait réussi sa vie. Et sa première demande était issue d'un besoin qui était « j'ai besoin d'apprendre à conduire », parce qu'en milieu rural, prendre le vélo, c'est bien beau, prendre le tracteur, c'est bien beau, mais quand on veut aller plus loin, c'est un peu difficile. Donc, il y a eu le besoin (je vais parler du besoin au désir), le besoin très concret dans une fonctionnalité d'apprendre à lire pour passer le code. Puis il a cheminé. Il a réussi à passer le code.

Il apprenait alors à lire dans une relation individuelle, (je vais resituer le lien entre l'individuel, la socialisation, la sociabilité), il a eu besoin progressivement, d'apprendre avec d'autres. Et, en apprenant avec d'autres, il a senti le besoin d'entrer également dans le livre. On était encore au stade du déchiffrage, au stade de l'apprentissage du code de la lecture pour le code du permis de conduire, et progressivement, il a manifesté le désir d'entrer dans le livre. En entrant dans le livre, il a demandé à lire des livres qui racontaient son histoire ou en tout cas, l'histoire de son milieu social. Il s'est tourné, avec l'aide du formateur, vers des livres de Claude Michelet. Un phénomène d'identification s'est fait et puis il a raconté cette chose extraordinaire : il n'avait pas fait l'expérience de l'émotion. Il ne savait pas qu'on pouvait vivre une émotion en entrant dans un livre. (Alors, probablement, on ne lui a pas raconté d'histoire dans sa petite enfance ?). Et puis, il a avancé. En lisant, dans cette expérience individuelle, dans cette rencontre avec l'auteur, il a avancé dans l'ouverture au monde et il a dit « *mais c'est terrible, parce qu'en apprenant à lire, je découvre que le monde est très grand et ça me fait peur.* ». Et doucement, il s'est apprivoisé à tout ce qu'il ne connaissait pas. Il a eu envie, comme il dit, de « casser sa coquille », d'aller voir un peu plus loin, mais ce n'est pas toujours facile. Et il s'est dit, « Il faut que je comprenne ce qui fait qu'il y a des gens qui nous apprennent à lire ? Qui sont ces gens ? Il a voulu s'insérer dans une expérience sociale et a demandé à entrer dans le Conseil d'Administration de l'association. Il ne savait toujours pas écrire. Il avait besoin de lire, il est passé du besoin au désir, il avait envie de rencontrer d'autres, il avait envie de comprendre l'institution qui était derrière le lieu de formation. Il est entré dans le CA, il a représenté les autres apprenants et a découvert que l'écrit avait une fonction : entre autres, dans un CA, pouvoir prendre des notes, s'avère bien pratique pour pouvoir mémoriser (l'écrit-mémoire). Et, il a eu le besoin d'apprendre à écrire. Il n'en avait pas envie au début, il n'était pas confronté à ce réel de l'écrit et progressivement, il est entré dans l'écrit. Il a donné du sens à l'écrit. L'écrit n'avait pas de sens avant. Il avait une place, il a pu faire du sens (Je vais revenir sur cette question). Progressivement, il a pris sa place de façon plus importante dans l'association et dans la société. C'est lui maintenant qui négocie les financements de l'association avec le Conseil général, avec les différents élus. Il a une parole sur son histoire et sur celle des autres, et puis maintenant il a accepté de participer à un groupe de recherche où nous travaillons ensemble pour aider les autres à faire le passage de réapprendre à lire et à écrire.

Pourquoi je raconte cette histoire ? C'est pour poser la **question de la place et du sens**. Est-ce que je peux apprendre à lire quand je n'ai pas de place dans la cité ? Je pense à beaucoup de personnes avec lesquelles nous travaillons, qui sont en situation d'exclusion et

qui n'ont pas de place, à qui nous donnons une allocation mais est-ce que l'allocation est suffisante ? (Je pense notamment aux allocataires du R.M.I ). Comment avoir le désir d'apprendre à lire si l'on n'a pas de place ?

Or, souvent nous posons la question à l'inverse : il faut apprendre à lire *pour* trouver une place, il faut apprendre à lire *pour* trouver un travail, il faut apprendre à lire *pour* être autonome.

Et si la question était inversée, si je commençais par donner une place à chacun pour faire naître le besoin, pour faire naître le désir d'apprendre. C'est la première piste de réflexion que je voulais lancer.

Paulo Freire, je donne ici l'approche conscientisante de la lecture, dit : « *pour apprendre à lire le mot, il faut apprendre à lire le monde.* » Est-ce que je peux lire mon monde ? Est-ce que je peux lire le monde qui m'entourne pour pouvoir entrer dans le mot, pour pouvoir entrer dans le livre, pour pouvoir entrer dans le texte ? J'aime bien dire souvent que pour pouvoir entrer dans le texte, il y a un contexte à lire (on le sait tous qu'il faut lire le contexte pour lire le texte) mais il y a un pré-texte, en deux mots, dans le sens d'un avant texte, quelque chose qui me donne envie de..., qui me donne du désir, mais il faut aussi un prétexte. Cet agriculteur, son premier prétexte était le permis de conduire. Il n'osait pas encore dire qu'il voulait entrer dans les livres. Il ne s'autorisait pas encore. Il avait échoué, il ne faut pas l'oublier. Pour entrer dans le texte, il faut pouvoir lire son contexte, il faut un prétexte.

La question du lien, de la place, avec le sens, je n'apprends *pas à lire pour*, (pour remplir des papiers, pour passer le permis de conduire, pour trouver du travail, pour me passer de l'assistante sociale, pour m'occuper de mes enfants ...), j'apprends à lire **parce que**. J'apprends à lire parce qu'on m'a reconnu, parce que j'ai une place dans la cité.

Ceci pose la question aussi de : qu'est-ce que c'est que la lecture ? La lecture a une fonction sociale, elle développe la personne, elle développe l'autonomie mais elle développe aussi le rapport à la société, le rapport entre moi et la société. Cela aide à construire le monde. Comme le livre aide à construire sa représentation du monde, apprendre à lire peut permettre aussi de construire son rapport au monde et trouver sa place dans le monde.

Ceci pose également la question dans nos actions de formation pour adultes de : qu'est-ce qu'on met en œuvre quand on met en œuvre des stratégies et des politiques de lutte contre l'illettrisme ? Est-ce qu'on met en œuvre d'abord des techniques ou est-ce qu'on met en œuvre d'abord du sens ? Il y a des enseignants parmi nous qui connaissent bien le fameux problème : est-ce qu'on travaille le code avant le sens ou le sens avant le code par rapport au texte ? A mon avis il faut le faire au-delà du texte, il faut le faire dans le contexte du monde, de mon monde, du monde qui m'entourne, du rapport que j'entretiens avec le monde. Je voulais aussi lancer dans le débat : est-ce que les formateurs sont des super-techniciens ou est-ce que les formateurs sont des gens qui vont créer du lien, qui vont aider à faire du sens ? De plus en plus, on entend dire dans les politiques de lutte contre l'illettrisme, qu'il faut des gens super-formés, qu'il faut des bac + 10 (pardon aux formateurs qui sont dans la salle !), je ne le crois pas, je pense qu'il faut des gens qui soient capables de créer du lien, créer du lien avec l'autre, avec la personne, favoriser le lien entre la personne et le livre, l'aider à passer, à aller vers le livre, même si c'est difficile, même s'il y a eu une expérience d'échec, et ce n'est pas **seulement** une question de technique .

Ceci pose la question des moyens que l'on met en œuvre. Est-ce qu'on va mettre en œuvre uniquement des actions en relations individuelles (il en faut) pour se réapproprier avec soi-même, surtout quand on a été en échec, pour travailler sur l'estime de soi ou est-ce qu'on va travailler aussi avec d'autres. Je construis le monde avec d'autres, je construis ma place

avec d'autres. Ceci pose la question de : par quoi je commence ? Est-ce que je commence par aborder une technique, est-ce que je commence par aborder l'apprentissage de la lecture ou est-ce que je travaille, en même temps, à des actions qui vont permettre aux gens de trouver leur place ? Entrer dans cette réflexion remet en cause toutes les politiques, cela remet en cause la politique de « le avant » et « le après ». Il faut faire de la prévention avant de la remédiation, par exemple. Je crois qu'il faut faire ensemble et il n'y a pas un avant et un après. Comment construire des actions avec les gens ? Comment partir de leur projet et faire qu'à un moment donné ils soient confrontés au besoin et au désir de vouloir apprendre et pas seulement les conduire à dire « tu ne trouveras pas de travail si tu ne sais pas bien lire et écrire. » ça ne peut fonctionner parce qu'il n'y a pas eu de désir.

Le ET et le AVEC, et je vais terminer la-dessus, créer du lien avec le livre- lien, le livre-parole. Effectivement, on a parlé de la parole. Beaucoup de personnes en situation d'illettrisme, n'ont pas eu le droit à la parole ou n'ont pas eu d'espaces de paroles. Donc comment créer aujourd'hui des espaces de paroles ? Des espaces où l'on va pouvoir lire mais où l'on va pouvoir lire le monde et son monde, pouvoir entrer dans le livre, dans la pensée et dans une réflexion, dans un échange avec l'auteur. Comment crée-t-on ces espaces de paroles ? Je voudrais amener une réflexion autour de l'éducation populaire. Il me semble que l'on a à réinventer des espaces, des lieux et à repenser, et à nous appuyer sur tout ce qui s'est fait dans le cadre de l'éducation populaire où on apprenait à lire son histoire, où on apprenait à construire des savoirs, où la construction de savoirs se faisait à partir d'un besoin, à partir de désirs, et non l'inverse, réinventer ces espaces de paroles, réinventer ces lieux, réinventer des projets que l'on construit ensemble pour pouvoir entrer dans le texte, dans le livre. Travailler à cette dimension de « entrer dans le texte, entrer dans le livre » pour construire son identité mais aussi pour s'engager dans une action de transformations, action-transformation de soi, action-transformation du monde, c'est une des dimensions de l'éducation populaire. A l'heure actuelle où l'on a un peu la tentation d'entrer dans de la formation technique, on a à retravailler sur le sens.

Je m'arrête là, ce sont les propositions que je voulais faire au niveau de la réflexion.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

Merci. Jusqu'à présent nous sommes absolument parfaits puisqu'il nous reste une bonne heure pour débattre avec vous.

Vous avez peut-être vu dans le hall une bicyclette, un peu amputée, enfin renversée, artistique, écrite, décorée et dessus il y a écrit une phrase, je ne sais pas d'où elle vient, soit d'un auteur qui m'aurait échappé (et il y en a beaucoup), soit de quelqu'un d'un atelier, c'est marqué : « *le bonheur, c'est d'avoir quelque chose à atteindre* ». Alors, en écoutant la fin de votre propos, je pensais à cette phrase qui m'a marqué tout à l'heure parce qu'elle m'a paru un peu bizarre. Je la comprends mieux maintenant après ce récit de vie, par lequel vous avez commencé. Et puis à propos des questions que vous posez autour de la question de la rencontre et du lien, je me demande effectivement si on n'est pas dans une société qui se trouve confrontée à la question de savoir si on peut faire du lien sans promesses. On sait faire du lien avec contrat, ce qui provoque un certain nombre de difficultés. Donc quand on dit « le bonheur, c'est avoir quelque chose à atteindre », ça veut dire quelque chose qu'il y a du lien autour de ce qui serait comme une promesse et en même temps, la question de la promesse pose deux questions que vous avez posées. La première c'est celle du lien entre trajectoire individuelle et histoire collective par laquelle vous avez terminé. Jusqu'à une époque relativement récente, jusqu'à un relatif provisoire effacement de l'éducation populaire, on savait ce qu'était inscrire une trajectoire d'émancipation individuelle dans une histoire collective, précisément l'une appuyant l'autre. Peut-être qu'aujourd'hui, on le sait un peu



moins parce qu'on a perdu cette dimension de la promesse ou de l'utopie. Pour une autre raison, que votre récit explique très bien, c'est que la question du sens, en tout cas dans certaines traditions philosophiques, emporte avec elle le risque, qui est un risque majeur, d'une ouverture imprévisible et indéfinie. Ou bien le sens est bouclé, plein, il y a une orthodoxie quelque part, il y a un code du sens (comme il y a un code de la route) ou bien le sens est quelque chose qui vit, qui se déplace, qui est en mouvement et, à ce moment là, ça représente une ouverture imprévisible et indéfinie qui fait qu'on part de vouloir conduire sa voiture et d'apprendre le code de la route, qu'on apprend le code alphabétique, qu'on apprend à écrire et que finalement on gère les budgets de l'association, (ce qui soit dit en passant est à la portée du premier analphabète venu car la négociation pour obtenir des crédits suppose des habiletés qui ne sont de l'ordre ni de la culture ni du lire et de l'écrire, ça je suis bien placé pour le savoir). Mais il y a une espèce de trajectoire extraordinaire qui part du code de la route qui arrive à ces capacités sociales des classes qui nous gouvernent, c'est à dire à ces capacités à mener un déjeuner d'affaires, à emporter le truc sur un coup de téléphone, qui n'ont rien à voir avec la culture. On pourrait très bien se passer du lire et écrire puisque c'est de l'ordre de l'autorité, de la séduction, de l'embrouille etc...qui sont les qualités également partagées par tous. L'art de l'embrouille est une des formes de l'égalité entre ce qui se passe au pied des tours dans les banlieues et ce qui se passe dans les plus hautes sphères de l'Etat. Et ça ne passe par l'écrit, il ne faut pas nous raconter des histoires, les choses qui font gouverner et qui gouvernent actuellement le monde libéral ne s'apprennent pas dans les livres, ni dans les écoles, ou quand elles s'apprennent dans les écoles, elles s'apprennent en dehors des cours. C'est ça la domination dans notre monde. J'ai longtemps cru que c'était à l'école que ça s'apprenait, que finalement quand on était bon élève on avait quelque chance d'occuper des positions importantes dans la société. J'ai fait une très belle découverte, il y a un divorce merveilleusement fantastique entre ce qu'on apprend à l'école, ce qu'on apprend dans les livres, ce qu'on apprend quand on se cultive (le monde du progrès spirituel de Proust ou d'autres traditions), et celui des affaires, du business, de la politique. C'est un autre monde sauf que notre utopie, effectivement, c'est bien ça la question de l'éducation populaire, c'est de savoir si il y a une promesse au-delà de ce monde cynique, au-delà de ce monde brutal, si il y a une promesse qu'à un moment ou un autre ça se rejoigne quelque part, ce peut être l'horizon messianique ou tout ce que vous voulez.

Je voulais réunir vos deux contributions. Vous nous avez posé, Anne Vinerier, des questions très précises qui se posent à vous qui êtes dans la salle, qui êtes à la fois des gens qui travaillent et des gens qui pensent leur travail. Vous aussi, Marie Bonnafé, vous en avez posées. On a bien vu les univers sociaux de ces expériences qui sont soit du côté de la petite enfance soit du côté de la remédiation.

Nous sommes maintenant à votre disposition pour répondre, mais aussi pour entendre et pour rebondir sur ce que nous entendons à partir des hypothèses qui ont été avancées.

#### **PUBLIC :**

*Pour des raisons techniques, nous n'avons pu enregistrer la question, cependant elle interrogeait sur les politiques de prévention, et insistait sur le caractère fondamental de l'écoute*

#### **ANNE VINERIER**

Je vais, pour vous répondre, vous poser aussi une question. On dit toujours, quand on fait une politique de prévention, qu'après il n'y aurait plus de problèmes, on a un peu cette perspective. J'ai travaillé avec beaucoup de personnes qui ont parfaitement appris à lire et à écrire à l'école et ont désappris. Si elles ont désappris, c'est qu'elles n'ont plus eu l'occasion et la possibilité d'utiliser ce qu'elles avaient appris. C'est vrai que ça pose aussi la question du

contenu, de l'école en rapport avec la référence sociale, la référence du lieu socioculturel, mais ça pose aussi de nouveau la question de la place. Est-ce qu'on me parle, est-ce que je rencontre quelqu'un, est-ce que j'ai besoin de communiquer ? Et j'ai rencontré, ces derniers temps, un certain nombre d'apprenants d'une cinquantaine d'années qui ont eu le certificat d'études. Comme dit un certain nombre de personnes, le certificat d'études d'il y a 30 ans était très bon, ils ont parfaitement su apprendre à lire et à écrire. On peut désapprendre, c'est important de se le redire.

### **Rahma ZERAI, ATSEM et Conteuse à Vaux en Velin**

Bonjour. Je remercie beaucoup la formatrice qui a éveillé quelque chose en moi aujourd'hui. Je travaille actuellement dans des écoles maternelles, et ce que vous avez dit au niveau de la place, je l'ai vécu toute petite fille. Je suis née en Algérie, j'ai appris à lire et à écrire en Algérie. Je suis arrivée en France, j'avais moins de 10 ans et l'accueil a été très dur. J'étais une petite fille choyée, un petite princesse là-bas. Je suis arrivée en France, nous étions 7 personnes et on nous a offert une cave, sordide, dans un bidonville. J'ai alors commencé à refuser l'apprentissage, la lecture, l'écriture, je refusais tout au point de faire un peu d'anorexie. J'ai perdu maman après ce parcours et là, je n'ai plus rien compris. On m'a mise dans une institution religieuse où on a voulu que j'oublie ce que j'étais. On m'a appris qu'il fallait aller à la messe, j'ai refusé de nouveau. Je n'ai fait que des refus et à 50 ans, j'ai réappris, j'ai passé un CAP, j'ai passé un concours de la fonction publique que j'ai eu parce que j'ai compris. C'est un témoignage que je voulais vous apporter et surtout apporter à mon amie Line Sionneau qui y a été pour beaucoup. Aujourd'hui j'écris, quelques uns de mes textes sont édités. Merci.

### **MARIE BONNAFE**

J'aimerais vous poser une petite question, à laquelle vous n'êtes bien entendu pas obligée de répondre mais c'est pour une petite enquête que je poursuis depuis assez longtemps quand j'ai l'occasion d'avoir comme ça des interlocuteurs. Est-ce que vous vous souvenez si quelqu'un dans votre entourage proche vous racontait des histoires ?

### **Rahma ZERAI**

Je n'ai connu que les contes dits par ma grand-mère, ma mère, les nourrices que j'ai eues. Toutes les nourrices que j'ai eues m'ont raconté des histoires. Aujourd'hui je les raconte aux enfants de la maternelle, sans appui, sans livre parce que c'est ce qui a fait que je suis sauvée. C'est ma mémoire.

### **MARIE BONNAFE**

Il n'y a pas d'exception. Il y a un livre qui a été publié sur Kipling. Il a eu une enfance difficile le petit Rudyard. Ils étaient en Inde et comme souvent, les petits enfants qui restaient en Inde avec leurs parents anglais étaient mis en nourrice. Kipling et sa petite sœur sont tombés chez une nourrice très cruelle avec le petit Ruddy. Il ne l'a avoué à ses parents (c'était dans l'entourage de Rutskin, on fait des ponts et des liens...) que très tard, comme tous les enfants qui ont été en souffrance. Il est resté plusieurs années dans ce milieu nourricier. Mais, quand il était en Inde, on racontait des histoires, d'ailleurs terribles où il y a des mains qui se baladent par exemple. Il y avait des domestiques qui racontaient beaucoup d'histoires et il a survécu psychiquement et mentalement, en racontant ces histoires à sa sœur. Et comme vous, il a eu un destin intéressant sur ce plan. Mais ce n'est pas forcément des livres, on peut toujours faire l'hypothèse qu'il y a eu un conteur dans l'entourage. C'est vrai que quand on n'a pas lu d'histoires aux enfants, c'est un manque cruel mais en même temps si comme l'agriculteur dont Anne Vinerier parlait tout à l'heure, ils remontent la pente, c'est qu'il y a

sans doute eu un échange de ce type dans les premiers mois par la langue maternelle. Sinon, il y a un retard de langue. On peut faire cette hypothèse. Je ne vais pas développer de nouveau. C'est une base très solide même s'il y a un manque dans cette progression de l'histoire mais on peut la rattraper en s'adressant aux parents, en devenant parent. C'est une place importante la place de parent puisque c'est lui qui apprend à parler à l'enfant.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

S'il n'y a pas immédiatement de question, je voudrais juste, moi qui adore et qu'on me raconte des histoires et m'en raconter, en improviser une à partir des deux premières questions. La première question portait sur l'écoute, sur le caractère fondamental de l'écoute dans le parcours d'un individu. Et madame vous nous apportiez un témoignage d'exil, de rupture. Il y a actuellement sur les écrans à Paris un film qui s'appelle Quand on sera grand, dans lequel vous rencontrerez les deux situations. C'est l'histoire d'un jeune homme de trente ans qui a beaucoup de mal à devenir mûr, comme beaucoup de jeunes gens de trente ans aujourd'hui, il a beaucoup de mal à entrer dans la maturité, parce que c'est compliqué, avec sa copine, il faut qu'ils fassent un enfant, mais ils ne sont pas sûrs... La construction de ce film est que le père de ce jeune de trente ans est psychanalyste et la mère de ce psychanalyste juif, rapatriée d'Algérie commence à être un peu vieille. Elle habite dans l'appartement du psychanalyste. On ne sait pas bien dans le film si elle fait semblant ou si elle est devenue folle, elle croit qu'elle est encore en Algérie et elle souffre d'une impossibilité de transmettre à son petit-fils tout ce monde perdu que vous venez de nous rappeler, Madame. Il y a deux très belles scènes dans ce film. Dans la première, la mère, marchant sur le balcon pendant une séance de cure de l'analyste, tape à la fenêtre. Le type est assis derrière son bureau, dos à la fenêtre, et le patient qui est là, voit une vieille dame qui tape à la fenêtre. C'est une scène très drôle. Dans la deuxième, le fils, alors qu'il est complètement en désarroi, vient chez son père. Et son père, qui est aussi en plein désarroi à cause de sa mère, est sorti. Au moment où le fils vient de rentrer dans l'appartement, on sonne à la porte. Un type arrive, c'est un patient. Une sorte de malentendu se crée. Le patient rentre, s'installe. C'est la première fois qu'il vient alors il dit « vous êtes Monsieur (je ne sais plus comment il s'appelle) Dahan ? » « oui, je suis M.Dahan » et le fils s'assied à la place du psychanalyste. Fondu enchaîné. La scène suivante est extraordinaire. On est sur le pas de la porte et le patient dit « vous savez, vous n'êtes pas le premier que je vois mais une qualité d'écoute comme celle là, j'en n'ai rarement rencontrée ! »

J'aime bien ces histoires là, elles me comblent. C'est par rapport à la question du technique et de l'humain, il y a évidemment une technique de l'écoute, elle est fondamentale, et dans la souffrance il faut qu'elle existe, il y a la vie des uns et des autres, et de nous tous. Tout le monde a le droit d'écouter l'autre.

### **Claire CARRE, AFFIC Centre-ressources illettrisme**

Le livre et la tradition orale ouvrent aussi à l'imaginaire et dans les parcours de vie tels que celui de madame ou d'autres, je trouve que dès le tout-petit enfant l'éveil à l'imaginaire est primordial. Car on voit que quand il n'a pas été créé dans la petite enfance, il ne peut pas s'ouvrir, ou tellement difficilement. Les difficultés de la vie arrivent, malheureusement, à tout le monde et une des portes de sortie est la créativité qu'on va trouver dans notre imaginaire. Ce phénomène de la résilience, travaillée par Boris Cyrulnik, est quelque chose qui me tient à cœur. Je suis aussi conteuse-amatrice et j'aime conter parce que j'éveille à l'imaginaire. C'est une grande porte qui va ouvrir plein de possibles et plein de chemins.

### **MARIE BONNAFE**

Oui, c'est très important et c'est fondamental de le souligner.

Mais dire qu'il faut le créer dans la petite enfance m'indispose. Je crois avec l'école de Diatkine et de ces gens qui ont voulu aller vers d'autres services, d'autres institutions, d'une psychiatrie, une psychanalyse ouverte, qu'on ne peut pas dire des choses comme ça.

Ce que nous apportons c'est qu'on ne renonce jamais, que l'enfant ne renonce jamais. Si l'enfant parle sa langue maternelle c'est quelque chose... Ces gens qui étudient le langage dans la petite enfance, comme Evelio Cabrejo, disent qu'une fois que la machine psychique et que le langage sont en route, c'est impossible de les arrêter... On est toujours dans une richesse en ce qui concerne l'être humain. Même chez l'autiste, le psychotique le plus grave, il y a toujours cette idée.

Par rapport au livre et à l'oral, il me semble qu'il y avait une question par rapport à ce qu'à dit Pompougnac. Je crois que plus les difficultés sont grandes et plus les livres importants, les livres de la tradition comme la Bible, l'Odyssée, sont essentiels. Je voudrais vous conseiller le livre de Serge Boimare qui s'appelle L'enfant et la peur d'apprendre, chez Dunod. Boimare qui est pédagogue et psychanalyste, apporte une méthode pour aider les enfants en très grande difficulté. Il a travaillé au centre de formation de Vitry. Il a toujours le livre avec lui et il raconte. Il a rassemblé tous les articles de ce travail fait avec les « enfants de Vitry » qui sont des enfants intelligents mais qui vont d'échecs en échecs. Il utilise par exemple dans la Bible, l'épisode du festin du roi Balthazar, avec ce roi qui ne sait pas lire et qui voit une main coupée pleine de sang tracer sur le mur « mené teqel pharcin ». On ne comprend pas et les enfants sont passionnés par cette histoire où on l'on va s'étriper où l'armée du roi va être écrasée et où le roi meurt comme l'avait prédit la main. ... Puis ils vont se demander comment s'écrit pharcin ? Selon les livres c'est « f » ou « ph ».

Il y a aussi l'histoire de la création et du chaos. Tout ça accroche les enfants. Plus les enfants sont en difficulté plus ils ont besoin de ces textes fondateurs d'une certaine qualité. Boimare explique qu'avec des enfants en telle difficulté il faut qu'ils aient déjà un recul, une possibilité de distanciation. On ne peut pas livrer comme ça de telles histoires à un groupe d'enfants aussi turbulents. J'ai fait un article, en le citant, pour le prochain numéro de la revue des livres pour l'enfant sur « mathématique et littérature » où je rappelle que pour ces enfants « diviser = couper une pute en deux. ». Ceci va se récupérer avec Castor et Polux qui se divisent à leur façon le troupeau.

Le livre est important parce que c'est quelque chose de stable et rassurant. C'est une référence. Ça me paraît d'autant plus important de reprendre ce rapport de l'oral et du livre que la difficulté est grande.

### **Geneviève LOUVIDE, Présidente de l'APA (Apprentissage en Pays d'Accueil)**

Je voulais simplement dire que c'est intéressant de parler de livres difficiles à lire parce que je crois qu'il y a un gros problème avec des illettrés ou des analphabètes, c'est que l'on serait tenté de leur faire lire ce que, nous, nous appelons des livres simples, c'est à dire où il ne se passe jamais rien d'intéressant. Ce qui ferait une culture à deux vitesses où eux auraient le droit à des livres un peu nanars et les forts auraient le droit à des livres intéressants. Si on leur ouvre la culture, il faut leur ouvrir la culture en entier et notamment dans des bons livres où il se passe plein de choses.

### **Emeline GUIBERT, bibliothèque Chinon**

J'aurais voulu poser une question à toutes les personnes qui sont ici à savoir comment lutter contre les inhibitions et les pudeurs parentales face au livre, face au fait d'entrer dans un lieu de lecture comme la bibliothèque, face à la mise en scène d'histoires (je pense aux tout-petits où c'est un vrai théâtre de raconter une histoire). Il faut penser qu'il y a une grosse pudeur parentale qu'elle soit due à une peur de ne pas être à la hauteur ou à une espèce

d'inhibition par rapport à une autorité qui s'écroulerait à partir du moment où on mettrait en scène l'histoire. Comment faire pour lutter contre ça ?

### **DOMINIQUE VEAUTE**

Je veux bien témoigner de ce qui se passe en salles d'attente où je raconte et où la consigne est claire : c'est moi, animatrice, qui raconte. Les quelques mamans ou papas présents, illettrés ou pas, en difficulté face au livre ou à la lecture, pourraient se sentir en grosse difficulté. La première fois, on nous a dit « comment ! vous allez, avec le livre, avec cet outil de l'école, rencontrer des familles en difficulté, qui renient leur histoire avec l'école ! ». Ce n'est pas du tout vrai, parce que l'histoire ratée c'est celle qu'on veut reprendre et retravailler. C'est vrai que quand on arrive avec les livres, tout le monde est rassuré puisque c'est la conteuse qui raconte les histoires. Il se passe quelque chose qui est de l'ordre de la jubilation, du désir dont parlaient Anne et Marie tout à l'heure. Effectivement, les mamans s'inscrivent comme leur enfant dans l'écoute de l'histoire et petit à petit, parce que du lien et de la confiance se sont créés, parce que dans les différents lieux, par exemple la PMI, le médecin et la puéricultrice font partie de l'équipe et de la même réflexion, les choses se décantent très vite. Des mamans rentrent chez elles et reviennent en disant « je laisse tomber le repassage, je viens encore écouter une histoire. » (quand on parlait de transformations de comportement, il y a des choses étonnantes qui se passent). Petit à petit, ces mamans osent raconter des histoires. Quand elles ne savent pas lire, le désir est là, et ce sont les liens et les relations avec vous qui êtes ici qui permettent d'avancer quand une maman dit « ça y'est, j'ai vraiment envie parce qu'il y a une bonne raison, je veux raconter des histoires, je veux réapprendre à lire ». Il y a aussi une autre passerelle : la bibliothèque, qui est un lieu où on peut aussi raconter des histoires et les partager, c'est un lieu fait pour cela où l'on peut aller avec ses enfants, où l'on peut s'asseoir comme eux et écouter des histoires. Multiplier ces occasions de rencontres avec le livre où une maman ne lira peut-être pas mais partagera ce temps et s'inscrire dans les projets de lecture avec l'enfant, même ne sachant pas lire et écrire, est pour nous une chose importante et fondamentale. Il n'y a eu aucune résistance, un peu de prudence peut-être au début, mais très vite, les barrières sont tombées et dans les 21 lieux dans lesquels on raconte (et tous les passeurs de mots présents ici pourront le dire), il n'y a pas de résistance, notamment avec les gens du voyage, où l'oralité a une extrême importance, puisqu'on lit à haute voix, on raconte à haute voix, (c'est peut-être là-dessus aussi qu'on pourrait discuter, c'est la lecture à haute voix qui est partagée), on peut raconter des histoires pendant 4 heures, les mamans dévorent les livres de la valise et ont la même curiosité.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

Je suis d'accord sur le fait que ça marche et votre enthousiasme me le prouve largement, je n'ai pas besoin d'aller vérifier. Mais ce n'est pas la question que j'ai entendue. La question est celle de la source de la pudeur. La question n'est pas de savoir si ça marche ou pas, j'en suis à peu près persuadé, mais c'est de savoir comment ça marche et pourquoi ça ne marche pas éventuellement ?

### **MARIE BONNAFE**

On a parlé de la place, c'est le moment où les parents ne sont pas détournés. Ça me paraît très important. Ils savent que c'est eux à ce moment là qui ont à s'occuper de l'enfant. Ils se sentent même coupables quand matériellement ça leur est difficile.

Quand on lit, on empiète. Il y a un lieu d'intimité sur lequel nous discutons beaucoup dans nos réunions d'observation ou dans les cahiers d'ACCES. Je comprends tout à fait ce que veut dire Dominique. On a peur au départ et ça marche toujours. Il y a rarement des

situations difficiles. Mais c'est vrai que les parents sont sur une réserve, sur une pudeur et que c'est difficile pour les professionnels parce qu'on empiète sur quelque chose d'extrêmement intime. La lecture de la petite bête qui monte, le scandale du livre de Louchard, que j'adore, correspond au moment où l'on change le bébé. On se dit là je suis dans le royaume de la mère et c'est vrai qu'il peut y avoir une petite réserve. Il y a un moment à passer et nous le voyons maintenant que nos bébés sont devenus adultes et qu'eux mêmes racontent des histoires à leurs propres bébés. Il faut subir ce cap. Je crois que si l'on n'est jamais démoralisé ou déprimé quand on raconte aux bébés, c'est qu'on ne le fait pas bien. Il y a des moments où l'on dit « il m'écoute pas ! et les parents s'en fichent... ». On a toujours des moments de creux. On est effectivement dans un lieu très intime.

On a parlé de place, de lieu, j'aimerais qu'on parle de proximité. J'envie beaucoup les bibliothèques anglo-saxonnes qui sont beaucoup plus des lieux de vie. Une fois, on a été invité à New-York. Les enfants et les parents arrivent à l'aise dans ces bibliothèques. L'école est très médiocre. On préférerait une bonne école. Il faut vraiment que l'on réfléchisse à nos lieux de lecture en France.

Je finis sur la phrase qui m'a paru importante « c'est un peu du théâtre ». Je l'ai dit tout à l'heure c'est l'enfant qui remue, nous, nous devons nous effacer le plus possible, devant le texte, le livre, et justement dans ce moment où est un peu dans la pudeur, la gêne. Même si c'est compliqué, c'est à la portée de tout le monde.. Moi, je le fais de temps en temps, de moins en moins souvent. Je me suis trouvée à la bibliothèque avec une crèche familiale et des nourrices qui racontaient. On se met à 4 pattes et on raconte. Il y avait des enfants qui fuyaient les nourrices et allaient vers une nourrice portugaise qui racontait beaucoup mieux. Alors, on est là, regardés par d'autres adultes, on n'est pas très à l'aise. Il y a un « talent » spontané qui redistribue les cartes. On est à nu dans sa relation à un petit, sa relation à un texte. Quand on se jette à l'eau c'est très agréable mais ce sont des expériences où les échanges sont essentiels. On a misé, à ACCES (Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations ou [acces.lirabebe@wanadoo.fr](mailto:acces.lirabebe@wanadoo.fr)) sur cette synergie entre les bibliothèques et les services de petite enfance. Je crois qu'il est très précieux cet échange entre le savant dans le livre et le savant dans le développement de l'enfant et de ses rapports avec la famille. Ceci fait partie de ce mélange très détonnant, très porteur.

### **Marie SERPEREAU, enseignante**

Je voudrais essayer de répondre aussi de la salle à l'interpellation qui a été faite sur la pudeur des parents. Dans un des ateliers, il y a quelques films qui passent où des enfants de classes de CM2 lisent à des enfants de grande section de maternelle. La question de la pudeur s'est posée de la même façon que vous la posez, c'est à dire qu'un enfant de CM2 témoigne et dit « j'avais le trac ». Ce qui a permis qu'il dépasse ce niveau de peur, c'est le livre. Je rejoins tout à fait ce qui vient d'être dit. On n'est pas dans une situation de théâtre, on n'a pas à se mettre en scène personnellement, ce que l'on met en scène, ce à quoi on prête la voix, c'est le livre, c'est le texte du livre, c'est complètement différent. Ce qui est important dans la lecture de cette relation culturelle entre un enfant et un adulte, ou un lettré, c'est qu'il y a un support qui permette de faire transition. Il serait dommage, dans la situation où on lit à l'enfant, de trop en faire c'est à dire que si l'on veut que l'enfant puisse imaginer, il faut qu'on sache aussi s'effacer derrière le texte lui-même pour qu'il y ait de l'espace (pour revenir sur ce que l'on a dit sur Proust), cet espace de rêverie doit exister. Ça permet d'avoir un petit coussin d'air entre soi et le texte et l'enfant et de moins avoir peur de lire. Ceci sera visible, et des gens seront là pour discuter avec vous dans l'atelier GFEN.

**ANNE VINERIER**

Juste pour rebondir sur la question de l'inhibition et de la peur... il ne faut pas la balayer, elle est réelle. Effectivement, il y a des parents qui ont des difficultés à lire, certains sont en situation d'illettrisme. Que faire avec ? Je crois qu'il faut pouvoir en parler. J'ai en tête cet exemple d'un chef d'entreprise d'une trentaine d'année qui est venu apprendre à lire pour pouvoir créer son entreprise, remplir ses papiers (la dimension fonctionnelle du papier, le lien social) et qui a ensuite dit « je viens aussi apprendre à lire parce que mon fils de 4 ans m'a dit : papa tu ne racontes pas la même histoire de la même façon que maman, avec les mêmes mots. » Autrement dit, il n'était pas fidèle au texte. Quand il a pris ça en pleine figure, c'était dur. Il n'arrivait pas à faire le passage de réapprendre à lire. Mais cette réalité l'a poussé à faire la démarche d'apprendre à lire. Il ne faut pas nier les difficultés, il faut en parler. Et c'est parce qu'il a pu en parler avec quelqu'un, et notamment avec l'ANPE, qui a été capable de lui proposer des lieux pour pouvoir apprendre à lire et à écrire, il a pu faire le passage. Quand il y a des difficultés, des inhibitions, il faut en parler.

### **Serge RACHET, psychologue**

On est passé du langage à la lecture, c'est intéressant parce que le langage fait partie du monde de la maison, de la relation et la lecture, c'est le monde de l'apprentissage, de l'école. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose de très français, par rapport au monde de l'école, où comme l'apprentissage de la lecture se fait à l'école, les parents en seraient exclus d'une certaine façon ? ce qui répondrait peut-être à la question de la pudeur. Est-ce qu'il ne faudrait faire sortir l'apprentissage de la lecture des apprentissages scolaires dans la mesure où la lecture est associée à l'introduction de l'ordre, de l'organisation, de l'identité sociale, citoyenne ?

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

Ça fait à peine 50 ans que la lecture s'apprend à l'école, pour les classes privilégiées. Ni Sartre, ni Françoise Dolto n'ont appris à l'école. Quand je suis entré au lycée, il y avait encore ce qui s'appelait le « petit lycée », c'est à dire des classes dans lesquelles les enfants de la bourgeoisie entraient en ayant déjà appris à lire à la maison. Je ne retire pas l'importance de votre question, je veux simplement la resituer dans un contexte historique qui n'est pas de toute éternité. L'apprentissage de la lecture à l'école est l'histoire d'une certaine démocratisation du système éducatif.

### **Serge RACHET**

Je suis d'accord là-dessus avec une nuance qui est que, si c'est démocratique, la démocratie introduit des règles, des lois, des conformités, qui sont intéressantes dans la structuration de l'enfant, mais aussi une appartenance à des modèles avec lesquels on est confronté quand on parle de la violence, de ce qui se passe dans les banlieues, dans les situations difficiles. On associe l'apprentissage de la lecture aussi à une remise en cause de l'ordre. Il y a peut-être quelque chose qui peut poser question.

### **ANNE VINERIER**

C'est vrai que beaucoup de personnes en difficulté face à la lecture ont rejeté la lecture de l'école et peut-être que l'école a confisqué la lecture. Je pense qu'il ne faut pas faire ou/ou, mais et/et... Comment peut-on apprendre à lire à l'école **et** dans les autres lieux. On parle beaucoup de parentalité, comment redonner la place aux parents dans cet acte, dans cette relation. Mais il y a aussi la question qu'il ne faut pas télescoper, quel contenu de lecture, en rapport avec quelles classes sociales, quel type de lecture on propose, est-ce que la lecture de l'école est proche du milieu culturel de l'enfant ?

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

C'est une question difficile. Je dirais que la seule question, que le vrai drame de l'école aujourd'hui c'est de savoir quand est-ce qu'elle s'arrête. On est dans une espèce de paradoxe logique diabolique. On ne résoudra pas les problèmes de l'école par plus d'école et on a du mal à contrecarrer l'entreprise d'emprise de l'école sur le social, la scolarisation du social. C'est ça notre problème.

### **MARIE BONNAFE**

Je suis parfaitement partagée. Je crois qu'il est très bon que les enfants apprennent des choses à l'école, qu'ils aient au moins ça. Je vais dire pourquoi. Nous, par exemple, avec les équipes de PMI, travaillons ensemble pour les enfants qui commencent à être en perte de repères. Nous essayons de trouver une bonne école avec une bonne directrice et un bon instituteur qui peuvent les accueillir. Dans l'émission « fête des bébés », on a enfin dit que la violence commence à la maternelle. Des groupes de 30 enfants, parce qu'il y a 30 enfants dans les classes, quoiqu'on nous raconte, c'est beaucoup trop...avec les parents d'un côté, les enfants de l'autre, il y a quelque chose qui ne va pas. C'est vrai qu'il y a de la violence à l'école. Heureusement que les maîtresses de maternelle et de CP ont des choses à apprendre aux enfants qui structurent bien le groupe. Tout ce que les parents demandent quand ils mettent leur enfant à l'école, pour de trop longues journées d'ailleurs, c'est que le groupe soit structuré et qu'il y ait du plaisir. Et le plaisir du fonctionnement mental c'est quelque chose qui peut être enclenchée.

### **DOMINIQUE VEAUTE**

On a évoqué la nécessité de multiplier les lieux de lecture. Il faut créer des réseaux, des liens, même si cela demande beaucoup de travail, beaucoup d'énergie. Comment construire les passerelles avec les temples de la lecture, les lieux prévus pour la lecture et toutes ces graines semées un peu partout ? Les liens sont difficiles, les passerelles sont difficiles, le travail est difficile. Lire des histoires n'est effectivement pas inscrit dans la formation des professionnels du livre et de la lecture, on est beaucoup sur le travail de conservation, de rangement, de catalogage, indispensable pour le patrimoine. Comment, avec le ministère de la culture, avec les partenaires de la culture, peut-on avancer sur cela ?

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

J'ai envie de dire que si on croit qu'un certain nombre de choses qu'on a dites depuis le début de cette table ronde sont vraies, il ne faut pas s'étonner que les choses soient si difficiles avec les ministères ou les institutions. Il n'y a pas de baguette magique... Nous traitons des choses qui sont sensibles, difficiles, compliquées...

### **MARIE BONNAFE**

... On ne s'étonne pas mais on s'obstine...

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

Je pense que l'avant-dernière question permet déjà de faire une distinction. Si l'école a un avantage, dans la façon dont l'Etat gère ses responsabilités, c'est que c'est un service public d'Education Nationale. L'instruction est un droit et c'est une obligation pour l'Etat d'entretenir une école la moins mauvaise possible. Dès que vous sortez de ce service public d'Etat, vous entrez dans un privilège beaucoup plus compliqué puisque pour une part, il a été dévolu aux collectivités locales (c'est la question de la lecture publique), et pour une autre part il relève de la libre initiative des citoyens associés. Toute la question est de savoir



comment l'Etat occupe ses responsabilités dans un système que j'espère personne ne veut le voir contrôler. Ce qui est intéressant dans l'administration de la culture c'est que quand on pète les plombs et qu'on est parano, on est stalinien en trente secondes. C'est à dire qu'on se dit « qu'est-ce que c'est que ce bazar, ce n'est pas bien, tout ça n'est pas de bonne qualité » et on se met dans la position fantasmagorique de dire « vous allez voir, l'Etat va vous faire des théâtres un peu moins médiocres, des bibliothèques... ». Heureusement, on n'est pas dans un système totalitaire mais dans une démocratie, donc notre intervention (je comprends les questions que vous vous posez et j'essaie d'expliquer comment je vois personnellement les choses) est toujours en accompagnement, (si on n'accompagne pas assez vous avez le droit de le dire) d'initiatives, de créativité sociales, d'actions collectives relayées ou qui s'appuient sur des politiques publiques des collectivités. Autrement dit, il y a des questions qui se posent aux communes, des questions qui se posent aux Conseils généraux, aux Conseils régionaux et puis à l'Etat. Si on croit à tout ce qu'on vient de dire, il est évident que le métier que je fais avec d'autres est un peu masochiste puisqu'on est en position de se voir renvoyer des constats de carences à l'Etat alors que, par ailleurs, on sait dans notre for intérieur, que tout ce dont on parle est extrêmement compliqué, difficile, délicat... c'est pour cela que j'avais un peu insisté dans mon introduction sur la question du risque, de l'indéfini, de l'ouverture. Autrement dit, un fonctionnaire doit être capable d'écrire un texte bien bouclé sur lui-même, en trois parties, où tout est formidable et tout est réglé. S'il croit un seul instant que la réalité correspond à ce qu'il a mis dans son texte c'est qu'il est fou. Ça nous arrive aussi de l'être...

### **Brigitte CHATELAIN, bibliothécaire, médiathèque d'Avoine**

Je voulais rebondir sur ce qui a été dit sur les bibliothèques. Je suis bibliothécaire, nous sommes quelques collègues dans la salle. En ce qui concerne le livre et la petite enfance, les bibliothèques ont beaucoup évolué (je sais que cet exemple anglo-saxon est très souvent cité, on pourrait citer aussi l'exemple néerlandais). Il existe dans beaucoup de bibliothèques des lieux spécifiques pour la petite enfance, pour les bébés lecteurs. Nous sommes très demandeurs d'informations et de formations dans ce domaine, d'où notre présence. Nous travaillons beaucoup avec l'Education Nationale, aussi. Nous ne sommes pas obnubilés par le catalogage, la bibliographie, les tâches administratives, nous avons quand-même d'autres missions et d'autres fonctions. En ce qui concerne les visites de classes, les bibliothèques sont très sollicitées par l'Education Nationale et on est confronté à un problème. Les enfants qui viennent en groupe, encadrés, dès le cycle maternelle jusqu'au Collège, ne viennent pas en tant que lecteurs individuels mais en groupe, avec une carte collective, ce qui fait que, très souvent, les enseignants demandent aux enfants de choisir des livres sur un sujet qu'ils vont traiter en classe. On rate tout le côté de ce que nous appelons, nous, la lecture-plaisir, de ce que vous appelez, vous, la lecture-plaisir-désir... et c'est un gros problème que je rencontre depuis que je suis bibliothécaire. C'est difficile de faire comprendre aux enseignants que s'ils viennent à la bibliothèque c'est peut-être pour découvrir autre chose. Avec les maternelles, nous réussissons à raconter car nous avons ou nous invitons des conteurs, mais il y a ce *distinguo* qui est très difficile, dès le départ. L'enfant n'emmènera pas son livre chez lui pour le lire avec papa, maman ou un grand frère, le livre reste en classe et sert de support à un cours.

### **MARIE BONNAFE**

Si on a développé la lecture aux tout-petits c'est pour travailler en partenariat, pour ne pas travailler en vase clos (le partenariat c'est souvent plusieurs vases clos qui fonctionnent ensemble, alors je n'aime pas trop ce mot là), travailler collectivement, avec les autres services.

On part de la petite enfance où les parents sont là.

On inscrit la lecture individuelle dans un petit groupe (on lit un livre qu'un enfant a choisi. Même si les autres en bénéficient, c'est sa lecture à lui).

Quand on monte des projets, on ne le fait pas qu'à la maternelle, on y inscrit la PMI, le centre de loisirs...

Les bibliothèques anglo-saxonnes ne sont pas particulièrement bien faites pour la petite enfance, je le disais plus pour les lieux de vie, au cœur de la vie. Ce sont des lieux où les gens vont naturellement. C'est ça mon idéal, un petit pavillon où il y a des livres et où on se rencontre, où les adolescents se rencontrent (c'est difficile à gérer pour les bibliothécaires).

On dit qu'on se passe le fil des contes, mais se passer le fil rouge de la lecture individuelle, réfléchir avec les uns et les autres (comme ici) à « quel est le dispositif qui marchera le mieux pour casser ce grand groupe que les structures de l'école n'encouragent que trop ? ». Le grand groupe engendre la violence, ce n'est pas que dans la cour de récréation que ça se passe et c'est inévitable avec des enfants si jeunes. Il faut casser ces trop grands groupes. Il faut travailler sur les bibliothèques, sur la lecture individuelle. On s'est beaucoup battu au début d'ACCES sur le fait que les groupes de classe ne sont pas une priorité pour la bibliothèque. En tant que psychiatre d'enfants, je le dis haut et fort. Il faut en faire bien sûr et le lien entre l'école et la bibliothèque est important mais c'est devenu beaucoup trop une priorité. Ce n'est pas ça la priorité du rapport à la lecture. Il faut donner plus de place à la lecture, lieu de « plaisir-déplaisir ». Nos amis du livre parlent de la lecture plaisir en contraste avec la lecture d'école et je me pose un peu en faux. Le plaisir c'est les jeux du plaisir et du déplaisir. Le plaisir n'existe pas. C'est ce qui se passe et qui dépasse les exigences de la réalité. Serge Boimare insiste beaucoup là-dessus, et Pompougnac a très bien dit à quel point la lecture est une souffrance. Vous n'êtes pas du tout à l'abri dans les bibliothèques. L'angoisse, la douleur, la souffrance qu'on a tous quand on ne se sait pas et que les autres savent. Il y a toujours quelque chose de l'ordre de la souffrance. Par contre, le plaisir-déplaisir d'apprendre à l'école est aussi très vif pour tous les enfants. On ne peut pas dire que la sphère de la lecture plaisir est à la bibliothèque et que la sphère du déplaisir ou de la réalité est à l'école.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

La scène de ménage entre l'école et les bibliothécaires ne date pas d'hier et la lecture plaisir est un gros mot employé par les bibliothécaires, mais ce n'est qu'un gros mot. Il faut creuser cela.

### **Brigitte CHATELAIN**

Quand je parlais de lecture-plaisir (plaisir-déplaisir), je pensais plutôt aux livres-choix. Un enfant va spontanément vers un livre. Il existe, par exemple, chez Gallimard, de très grands livres avec un rapport texte-image qui s'adressent à des petits. Les livres, presque aussi grands que les enfants, ont un côté assez marrant. Les enfants vont vers ces livres. Très souvent, l'enseignant ou le parent dit « non, ce n'est pas pour toi, tu ne vas pas le prendre ». Pourtant l'enfant peut rentrer dans le livre parce que, physiquement, il le met par terre et il est sur le livre, ce n'est pas que ça fait du bien au livre, mais c'est prévu comme ça. J'ai peut-être utilisé le mauvais terme « lecture-plaisir » parce que j'y tiens mais c'est surtout laisser le choix, laisser les enfants aller vers les livres qui les attirent.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

La question de l'usage que font les enseignants avec leurs groupes d'élèves des bibliothèques publiques est une question qui ne pourra être résolue que dans le cadre de la formation initiale et continue des maîtres. C'est à partir de là qu'on reconstruira l'usage intelligent qu'on peut faire individuellement ou collectivement de la bibliothèque. Mais c'est

une question qui se situe d'emblée dans le champ de la formation des enseignants de l'école maternelle et élémentaire. De la même manière, des solutions intelligentes à la question des effectifs que vous posez, ont existé, existent mais relèvent du choix des collectivités territoriales. On n'a jamais interdit à une ville de construire sa bibliothèque et son école dans un même pâté de maisons, et de faciliter la libre circulation des enfants pour qu'on n'ait pas à se poser la question des effectifs des instituteurs qui accompagnent... De telles choses, architecturalement, ont existé. Si ça ne se répand pas plus dans notre pays, c'est sûrement qu'il y a de la formation à faire dans d'autres secteurs que chez les enseignants.

### **DOMINIQUE VEAUTE**

Ça existe encore... un petit patelin du département qui s'appelle Braye-sous-Faye vient de créer la bibliothèque dans la mairie avec l'école, au fond de la cour de la mairie.

### **Françoise CHAPOTON, conseillère pédagogique Circonscription Amboise**

Je voudrais apporter un petit témoignage, très humble mais c'est une réalité de terrain. Je fais partie de Livre Passerelle mais je voudrais intervenir en tant qu'enseignante et conseillère pédagogique sur une circonscription du département, et parler moi aussi de lecture plaisir. J'ai entendu un témoignage tout à l'heure qui correspond à une réalité. Des enseignants qui vont à la bibliothèque et font faire des recherches sur un thème donné, ça existe, mais il existe aussi des enseignants qui militent pour la lecture-plaisir, pour une lecture complice de l'enseignant avec un ou deux enfants, pour une lecture offerte, pour un travail avec des artistes passionnés de lecture (c'est ce que nous avons fait sur la circonscription avec Line et avec ses installations que nous avons placées dans des écoles et qui ont permis à des enfants de rencontrer et Line et le travail de Line et la passion de Line pour l'écrit et la parole.) Tout ça m'apparaît comme essentiel au niveau d'une autre relation de l'enfant, de l'élève, avec la lecture.

Je voudrais également parler d'une dernière action que certains connaissent et qui m'a amenée à travailler avec Alain, sur le regard que les enfants peuvent porter sur la littérature jeunesse. Dans la mesure où nous avons mis en place dans la circonscription, et ça touche environ 5000 élèves, un prix littéraire qui amène les enfants à travailler sur des nouveautés que nous sélectionnons ensemble parmi les livres qui nous paraissent importants à montrer aux enfants. Ces enfants se les approprient, les découvrent à l'école, les emportent chez eux dans des temps informels de lecture et de partage avec ces livres et avec les parents, émettent des avis sur ces livres, réagissent, s'autorisent à dire, dans la classe le lendemain « je n'ai pas aimé ce livre, voilà pourquoi... », font un palmarès, rencontrent les auteurs... je pourrais en parler pendant très longtemps mais je voudrais témoigner avec beaucoup de militantisme et de passion pour une autre relation que beaucoup d'enseignants, et de plus en plus d'enseignants, ont avec la lecture, ont avec leurs élèves autour de la notion de plaisir.

### **Nicole LASSALE, service culturel FOL 37**

Bonjour, c'est aussi un témoignage de quelque chose qui se fait dans le département, une opération qui permet à tous les enfants de rencontrer le livre au moins une fois par an, de pouvoir le feuilleter, l'ouvrir, le lire, le grignoter, de le choisir. Il s'agit de la Quinzaine du livre jeunesse qui met à disposition les plus beaux livres que l'on connaît, sélectionnés par des gens qui adorent les livres et qui sont très exigeants sur la qualité. Enormément de gens travaillent pour cette Quinzaine, en donnant leur temps et leur amour du livre. Les enfants et les parents ont à leur disposition des tas de livres et des rencontres. Rencontres du livre avec un conteur, un raconteur, avec quelqu'un qui va lire, qui va faire aimer, qui va présenter, puis, avec les écrivains, dans les classes pour faire le passage du créateur au lecteur. Très rapidement, on se rend compte que le lecteur est un créateur.

### **Pierre TAPIN, secrétaire général FOL 37**

Je voulais témoigner pour les papys et mamys lecteurs de « Lire et Faire Lire », une opération qui a démarré dans le département, comme dans toute la France, et qui prouve, à travers ce lien transgénérationnel entre les papys-mamys lecteurs, l'école et les enfants dans les petits groupes, que ça marche. Malheureusement, pour que ça marche, il faut des écoles. Tout à l'heure on parlait de cette crispation, de cet inconvénient parfois de l'école en tant que lieu d'apprentissage à côté du lieu de plaisir que peuvent être parfois ces petits groupes de 4 ou 5 enfants qui, avec un papy ou une mamy, sont là autour d'un livre avec l'idée qu'ils sont en liberté, qu'ils ont la possibilité de se déplacer, d'écouter, de ne pas forcément être face à l'adulte qui leur parle, ou sur les genoux de la mamie qui lit. Si l'on en croit ce que disent les enseignants qui ont pratiqué cette opération depuis un an et demi, ce contact semble porter ses fruits avec un regain d'intérêt de l'enfant pour ce qui est de la chose écrite. Sur la possibilité du choix que l'on a évoqué, on a demandé à un moment aux enfants de CE s'ils acceptaient ce principe d'avoir un aîné qui allait venir dans un lieu particulier de leur école. Ils ont dit : « oui, on veut bien écouter des histoires mais on ne veut pas qu'on nous pose de questions. ». Voilà le lien entre l'école et la lecture. Il fallait que ce soit un lieu de plaisir. Ils ont revendiqué la possibilité de poser, eux, des questions, et de choisir. Dans le département, il y a 85 potentiels papys-mamys lecteurs mais il n'y a que 5 écoles qui cette année se sont inscrites. Il y a parfois quelque frilosité au niveau de l'éducation dans ce domaine de lecture plaisir-déplaisir.

### **Emmanuel PEIGNARD, Entr'aide ouvrière**

Justement, à propos du désir de lire et du désir d'apprentissage à lire, il me semble qu'il y a eu deux lectures dans les débats :

- Une lecture psychologique ou psychologisante qui dit qu'il faut favoriser, éveiller le désir de lire, de favoriser la rencontre de tel enfant avec tel ouvrage et respecter les goûts.
- Une lecture plus sociologique qui consiste à dire que le goût pour la lecture venait d'une nouvelle inscription sociale. C'est le cas de la dame algérienne qui racontait qu'elle apprenait à lire, qui a passé tard son CAP, on a cité la résilience et le cas du chef d'entreprise qui a appris à lire pour lire à son fils, de l'agriculteur qui a appris pour gérer son entreprise.

On a donc ces deux lectures et la lecture sociologique me paraît plus pertinente que la lecture psychologique, parce qu'on peut toujours trouver des motivations inconscientes, on peut toujours trouver un aïeul, un parent qui, un jour, a lu quelque part dont on a un bon souvenir et on peut toujours trouver ce genre de souvenir pour expliquer à l'instant T, à l'âge de 40 ou 50 ans, le désir qui renaît d'apprendre à lire.

### **JEAN-CLAUDE POMPOUGNAC**

On va profiter peut-être, si personne n'y voit d'inconvénient, de prendre cette question extrêmement intéressante pour dire un petit mot de conclusion. Vous commencez, Marie Bonnafé ou je commence ? Bon, je commence.

Ce qu'on nous demandait de faire était d'apporter une réflexion critique et plurielle sur les choses qui se font donc c'est venu des champs disciplinaires desquels les gens viennent. On peut donc partir d'une lecture un peu plus psychologisante ou d'une approche plus sociologique.

Juste un mot sur l'école. Nous sommes entrés dans un temps de relative inculture mais c'est par la force des choses, je ne reproche rien à personne mais nous avons inversé les

choses. L'école, « schole » en grec, c'est le lieu du loisir, c'est le lieu où on a arraché les enfants au monde de la production, on les a libérés du monde de la production et on a profité de ce temps de l'enfance pour leur transmettre la culture. C'est ça l'école. Alors ce que les jeunes vivent aujourd'hui, c'est autre chose puisque dès qu'on fait un truc en dehors de l'école, ça s'appelle périscolaire. Ne comptez pas sur moi pour faire du Finkelkraut mais constatons bêtement, simplement, naïvement que nous sommes entrés par rapport à ça dans un temps de l'inculture.

## **MARIE BONNAFE**

Périscolaire et extrahospitalier...

Il y a une chose que l'on essaie de faire passer c'est que même s'il y a des obstacles, il faut continuer avec obstination. Je me souviens de réunions par rapport à des enfants autistes où l'on voyait qu'il fallait beaucoup de temps pour convaincre, je disais « mais nous, nous sommes obstinés et ça nous amuse ! ».

Au passage : je ne fais pas beaucoup de psychologie, je parle quand même beaucoup des institutions, du regard, de l'exclusion... La dernière intervention m'a froissée. Ça m'ennuierait beaucoup que ce soit ce discours qui soit passé parce qu'aujourd'hui je ne vous ai sûrement pas assez donné d'éléments psychologiques sur le développement du psychisme.

Les deux pôles ne s'opposent pas du tout mais quand même, on oublie par trop la psychologie, la relation individuelle dans le groupe. On ne s'adresse jamais aux enfants. Comment voulez-vous qu'ils utilisent le langage ? On ne s'adresse à eux que quand ils sont en groupe. C'est très bien aussi je recherche beaucoup ça, mais quand même la relation individuelle est plus renvoyée au privé, à la famille. Moi j'insisterais, sociologiquement, sur l'importance de privilégier le sujet dans le groupe, dans un petit groupe, face aux autres. On veut bien venir, disent les enfants, c'est très intéressant mais on ne veut pas qu'on nous pose des questions. Qu'est-ce que ça veut dire « poser des questions » ? Effectivement c'est ne pas tenir compte de ce qu'ils sont eux. Eux ont envie de parler sans que l'adulte les assène de questions dans le groupe. C'est une maladie sociale qu'on devrait traiter ensemble.

Il y a une idée que je n'ai pas pu faire passer suffisamment : ce qu'on vient de dire, on ne le dirait jamais pour le langage oral. On ne dirait jamais pour l'apprentissage du langage oral d'un jeune enfant, pour les remaniements qu'il y a vers 5-6 ans (qui est l'âge des apprentissages pour la langue orale), qu'il y a un côté sociologique et un côté psychologique. Parler ça s'apprend avec la relation et les soins maternels et c'est pris dans la société. Pour l'écrit, c'est la même chose. L'enfant a une reconnaissance du symbolique, de la pensée symbolique entre 12 et 18 mois (l'équivalence symbolique). Emilia Ferreiro a montré que l'enfant a ses propres théories sur l'écrit dans sa 3<sup>ème</sup> année. De la même façon que l'enfant progresse dans le langage oral, de la même façon (et là je fais de la psychologie) il progresse dans le langage écrit. Et on fait de l'écrit, comme ça, quelque chose de bien bizarre alors que c'est une progression dans le monde des signes, et le monde de l'écrit tient à notre époque une place de choix. Et l'on pense que c'est réservé à certains savoirs. Ce que nous voulons montrer c'est que la conquête du langage oral va de pair avec la conquête du langage écrit. C'est une idée qui est difficile à faire passer, qui était très chère à René Diatkine qui s'est interrogé sur l'importance de la lecture dans le fonctionnement de la pensée. Ce n'est pas de la sociologie, c'est les deux comme dans le fonctionnement du langage oral.

## **ANNE VINERIER**

Je rejoins cette dimension de prendre les choses de façon beaucoup plus large que par champs disciplinaires et je dirai simplement : J'ai d'abord une formation en psychologie, ensuite en pédagogie et je suis passionnée par la sociologie. Ceci pour dire que nous sommes

dans des faits qui sont à analyser dans le champ de la complexité. Et la complexité suppose de prendre en compte différents champs disciplinaires. J'aime beaucoup le passage qui est en train de s'opérer sur le plan des référents. La complexité a été amenée par Edgard Morin, et en ce moment, on est en train de se tourner vers Nico Lescout qui travaille sur la transdisciplinarité et j'ai l'impression que la plupart des faits sociaux ont besoin d'une analyse qui se situe au niveau du transdisciplinaire où l'on acquiert un savoir et l'on construit un savoir ensemble, à travers chaque discipline. Ça ne nie pas l'apport de chaque discipline, mais on dépasse chaque discipline pour pouvoir aborder les nouveaux faits de société.

### **DOMINIQUE VEAUTE**

Je voudrais seulement préciser qu'aujourd'hui dans la salle il y a des bibliothécaires, des enseignants, des assistantes sociales, des médecins, des puéricultrices, des gens de la petite enfance, de l'illettrisme, de la culture et d'autres encore, de tous horizons et que ce décloisonnement, on essaie de le travailler sur le terrain.

Je voulais aussi vous présenter Line Sionneau, physiquement, pour ceux qui ne la connaissent pas. Line est l'artiste qui a mis en résonance les ateliers vivants que vous pourrez rencontrer tout à l'heure et qu'une grande majorité des gens dans la salle animera en parlant de ses pratiques.

Marie Bonnafé et Monsieur Pompougnac restent encore un peu, Anne Vinerier reste toute la journée avec nous. Vous pourrez profiter de ces moments informels (parce que c'est parfois difficile de poser une question devant une salle) pour les rencontrer, échanger, partager ces moments.

Line a quelque chose à dire et veut rebondir sur ce que Monsieur Pompougnac a dit.

### **LINE SIONNEAU**

Je voulais répondre à la question que vous avez posée. C'est Louis Brauquier qui a écrit cette très belle phrase sur le bonheur qui est le fil de traîne de mon bateau-vélo-transmission des savoirs, avec une petite phrase de Pascal sur les cailloux ... Et je voulais dire aussi qu'il ne faut pas occulter le corps, l'espérance du corps, comment on vit son corps, pour que ça monte en harmonie avec la pensée. Moi, je donne du corps (je prends beaucoup de place), je veux témoigner qu'être en relation avec les sens, nos sens et le produit de ce qu'on va vivre avec nos sens est très instructif. Ça amène aussi à la spiritualité...

### **ALAIN FIEVEZ**

Il me manque un élément d'information, nous allons nous diriger vers le lieu où une partie de notre corps pourra trouver matière à satisfaction mais on avait longuement réfléchi pour savoir quelle procédure employer pour que chacun y trouve sa place et son bonheur. Je ne me souviens pas si on avait dit les hommes d'abord, parce qu'en général il y en a moins, et les femmes ensuite, si on avait dit les blonds aux yeux bleus et les petits frisés bruns après. Normalement, les badges devaient avoir des couleurs, mais finalement il n'y a pas de couleurs non plus. Ce peut-être aussi un mouvement aléatoire, vous vous débrouillez, si vous n'y arrivez pas vous revenez regarder, participer, faire des choses ici... toutes les formes d'épanouissement sont possibles.

# DES MOTS REBONDISSANTS

## CHRISTIAN BRUEL

Je suis ravi de vous rencontrer. Je remercie Alain Fievez, je remercie également l'association Livre Passerelle d'avoir souhaité cette rencontre et je vous remercie bien sûr d'avoir souhaité y participer.

Comme il a été dit, de manière approximative, je suis éditeur depuis 1974, et c'est vrai qu'on a eu quelques difficultés économiques mais je ne suis pas là pour en parler. Par contre, ce qui m'intéresse, dans ma vie professionnelle, ce sont les albums. Je voudrais vous parler aujourd'hui de ce qu'est un album, comment je perçois le rôle de ce genre de bestiole dans le tissu culturel et dans le type de rapport qu'on entretient avec les enfants et avec le monde.

Je voudrais commencer par une confession, c'est la mode, je voudrais vous dire que si je devais me choisir comme chéri, je ne me choiserais pas. J'en prendrais un mieux, un plus beau, plus gentil, plus intelligent, plus Jean-Marie Mecier, plus tout ce que vous voulez. C'est une première chose.

La seconde chose, c'est que dans mon existence, j'ai parfois été choisi par d'autres. On est en droit de se demander toujours si l'autre nous choisit pour nos qualités intrinsèques qui sont insondables, ou faute de mieux. Je ne voudrais pas vous pourrir la vie mais mon idée c'est quand même ça. C'est à dire que j'ai eu la faiblesse, dans mon existence, de concevoir un livre qui s'appelle Chonchon. Ce livre est entièrement conçu autour de cette double idée, à savoir, est-ce que par hasard on s'aime assez, est-ce qu'on a un niveau de narcissisme de bonne qualité ? Est-ce qu'on n'a pas toujours tendance à trouver les autres meilleurs que soi ? Et puis est-ce qu'on a suffisamment confiance en l'autre pour espérer que son amour, à ce point universel, n'est pas faute de mieux ? C'est l'histoire de Chonchon. Et, j'ai essayé simplement par cette entrée en matière de vous indiquer que pour moi, dans la volonté de création, dans la pulsion créative, dans le désir de créer des livres, fussent-ils accessibles à la jeunesse, il n'y a absolument aucune différence entre le public destinataire potentiel et, toi, Alain, lecteur. Je ne fais pas de différence. Enfin, on est obligé d'en faire quelques unes, mais l'a priori n'est pas de ce type là. Moi, ce qui m'intéresse en tant que créateur de livre, c'est que ces objets culturels qui agitent une problématique continuent de m'intéresser en tant qu'individu politique, libidinal... Cela ne fait pas des livres qui se vendent forcément, comme il a été joliment rappelé tout à l'heure, mais ça fait des livres dont je n'ai pas honte.

Il y a deux verbes que j'aime bien associer à la notion de littérature dite pour l'enfance et la jeunesse (vous comprendrez après pourquoi je dis toujours « dite » pour l'enfance et la jeunesse, enfin je l'espère). Ces deux verbes sont « s'estimer » et « s'autoriser ». Ce sont deux formes pronominales, réfléchies.

« S'estimer » : c'est une banalité de dire que l'un des grands problèmes des moutards, et le notre aussi, c'est qu'on ne s'aime pas assez et qu'il serait important que, de temps en temps, avec des objets culturels, au moins, des enfants puissent avoir le sentiment qu'ils valent le coup, qu'ils s'estiment un peu plus, dans le double sens de s'estimer, c'est à dire avoir de l'estime pour soi et savoir où est le curseur, c'est à dire quel type de rapport au monde on a, où est-ce qu'on est dans ce monde et comment on a une petite chance de bosser sur son propre destin et sur le destin du monde.

Du côté de « s'autoriser », c'est peut-être un peu plus compliqué. Je crois que l'une des raisons pour lesquelles les enfants ne sont pas les lecteurs que l'on souhaiterait qu'ils fussent, c'est probablement parce qu'ils ont été floués par les livres qu'on leur a donnés. D'avoir été trop floués, ils se sont peut-être, au moins pour partie et au moins à la marge, pas assez reconnus dans des points de vue sur le monde qui étaient développés par des créateurs dont l'extraction sociale les conduisait, et les conduit souvent, à regarder le monde avec un certain type de lunettes. Peut-être que ça ne suffit pas, peut-être qu'il y a une nécessité

absolue de recruter les créateurs dans un spectre social plus large que les 0,5% de la population qui créeraient des objets culturels pour la totalité de la population en question. Et je crois que l'un des soucis démocratiques qu'on peut avoir, et pour ne parler que de l'accès des moutards aux livres (pour dire les choses avec rapidité), c'est certainement de prendre le corpus des livres tel qu'il est et d'organiser le maximum de passerelles avec les enfants tels qu'ils sont. Ce n'est pas suffisant. Ce qui m'intéresse c'est d'interroger le corpus d'œuvres en question et se demander comment ce corpus a été produit, et est-ce que par hasard les conditions même de production de ces livres ne seraient pas l'un des facteurs de déserrance relative ou de difficultés qu'il peut y avoir entre des objets fictionnels et des enfants. Et je parle de fictions et de littérature. Je ne parle pas d'objet documentaire, non pas par mépris mais par méconnaissance. Ce qui m'intéresse c'est le rapport littéraire au monde, c'est la manière dont un monde existe, comment il est représenté et condensé dans un livre à travers l'articulation d'images, un minima, et de textes, c'est à dire dans un album.

Qu'est-ce qu'un album ? Pour moi, c'est une machine à faire du sens, c'est une proposition articulée autour d'une pliure. La plupart des albums fonctionnent avec une pliure qui est l'unité constitutive du sens, c'est à dire qu'on a une double page organisée autour d'une pliure... Alors, à part des livres de tordus comme ça(...), que je peux produire moi-même, d'ailleurs, celui-ci, c'est moi qui l'ai fait. Dans ce livre, j'invalide complètement cette histoire de pliure centrale puisque la manière de faire du sens, de manière à peu près efficace avec ce livre là c'est quand le moutard se rend compte, et on peut l'y aider, que l'occurrence de deux doubles pages fait sens. Ça marche encore quand on en garde une fixe et qu'on fait bouger l'autre. Je me rends compte brusquement du caractère bizarre de ce que je viens de dire, mais bon... c'est une citation de Jacques Chirac !

Donc, l'album, organisé autour d'une pliure = machine à faire du sens. Du coup, il va falloir que le créateur d'album se préoccupe de plusieurs choses à la fois. Il va falloir qu'il tienne plusieurs fils en même temps : un fil de contenu sur lequel je reviendrai. Un album a du sens, prend des positions par rapport au monde et soutient un point de vue sur le monde. Parfois je reproche à des livres qui ont une grande qualité graphique d'avoir un type de rapport au monde contestable...

### **ALAIN FIEVEZ**

... imaginons que ce soit un livre des éditions Du Rouergue, pour certains titres.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Pourquoi veux-tu m'obliger, alors que c'est filmé, à dire du mal ?... Non, non, pas du tout...

### **ALAIN FIEVEZ**

Non, mais on est là pour réfléchir ensemble. Mais c'est l'impression qu'on ressent. C'est vrai que graphiquement, on se dit est-ce que ça apporte des choses, enfin, ça se reconnaît et quand on les a lus, on se demande ce qui s'est passé, il ne s'est rien passé, je ne retiens rien, alors j'ai mal lu, alors on reprend, et on a beau lire dix fois, on ne retient toujours rien. Alors on s'interroge sur l'estime de soi.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Je trouve injuste ce que tu es en train de dire.

### **ALAIN FIEVEZ**

Mais je n'ai aucun objectif de justice.



## **CHRISTIAN BRUEL**

Il y a quantité de livres des éditions en question qui sont de grande qualité...

## **ALAIN FIEVEZ**

...Tout à fait...

## **CHRISTIAN BRUEL**

...Et qui sont des livres qui fonctionnent avec des lectorats petits/plus grands/adultes et parfois carrément très adultes. Ce n'est pas juste de dire ça. Simplement, effectivement, on a le droit en tant que médiateur du livre, en tant qu'adulte prenant une position critique, politique plus large sur le champ du livre jeunesse, on a le droit d'appliquer des grilles de lecture et de ne pas se reconnaître dans certains points de vue. Mais, c'est le paradigme du pot de lait. Pour qu'il y ait de la crème il faut du lait et il faut beaucoup de lait pour qu'il y ait de la crème... (Je me sens aujourd'hui œcuménique !). Chez tous les éditeurs, même chez les très mauvais, ceux qui font des livres de marché qui vont dans le sens du poil, on peut trouver des diamants, des livres étonnants.

Je reviens à mon histoire d'album. Il faut bien admettre que si une civilisation a inventé le texte et l'image, ce n'est pas pour que le texte et l'image se redoublent et viennent se manger dans la gamelle l'un de l'autre. Je suis de ceux qui appellent « littéraire » un album dans lequel les images sont articulées sans texte éventuellement, et malgré ça j'appelle ça littéraire. Ça peut se discuter mais pour moi, il y a des albums sans texte que je refuse d'appeler « muets » car dans ce cas pourquoi on n'appellerait pas « aveugle » le romanesque sous prétexte qu'il n'y a pas d'image... Je crois qu'il y a du littéraire dans la façon d'articuler les images.

Il me semble qu'il y a des compétences propres à chacune des instances textuelles et iconiques. Le subtil, le malin, la raison pour laquelle l'album m'intéresse comme genre, c'est qu'il est possible de tricoter de manière féconde l'instance texte et l'instance image pour produire des lecteurs. C'est dans l'écart, comme dirait Paul Valéry, que se produisent ces lecteurs. Dit comme ça, c'est abstrait, quasi-pédant et on peut penser que ça ne fonctionne pas. Je crois qu'il y a vraiment une certaine urgence, dans notre tissu social, du point de vue de la formation des maîtres, du point de vue de la formation des bibliothécaires, à ce qu'il y ait la prise en compte de la dimension littéraire de l'album et que ce soit un sujet banal de l'Education Nationale et banal de la formation des bibliothécaires. Ce qui n'est pas toujours le cas.

Je ne suis ni un pédagogue ni un psymachin ni un sociotruc, moi, ce qui m'intéresse c'est de produire des livres, de m'intéresser aussi beaucoup à ceux qui ont été produit par d'autres, c'est l'essentiel de mon travail, et de faire en sorte que ça change un peu à la marge. Bien sûr, il y a plein de bouquins que j'adore chez mes confrères. Dans un premier temps je me fiche pas mal de savoir si se sont des livres pour les enfants. Et là dessus, je pense qu'on ne sera pas forcément toujours d'accord. A la limite de manière provocatrice, je considère que la littérature dite pour l'enfance et la jeunesse ne devrait pas exister. Ce qui m'intéresse c'est que des créateurs se mettent dans une position telle (et qu'on les aide à le faire) qu'ils puissent créer des objets culturels accessibles à telle ou telle classe d'âge. Mais la notion d'accessibilité ne devrait pas fonctionner comme ghetto. Il n'y a rien qui me terrorise plus que les livres pour 6 à 8 ans. Je ne sais pas du tout ce qu'est un livre pour 6 à 8 ans. Est-ce qu'on parle d'âge mental, est-ce qu'on parle d'âge scolaire, est-ce qu'on parle d'âge biologique ? On ne va pas s'amuser à saucissonner l'objet culturel en terme de classe d'âge. Malheureusement on s'y amuse et c'est regrettable. Il y a même des confrères qui ont recommencé à faire des livres pour les garçons et pour les filles, ce que je trouve assez étonnant, pour ne pas dire pire, et j'en profite pour souligner bien sûr que la littérature, fut-elle accessible à l'enfance et à la

jeunesse, est un lieu idéologique, est un lieu de combat idéologique, est un lieu de résistance. Et, personnellement, associer la notion de résistance au flux médiatique et au flux même du temps qui passe avec l'album qui appelle des lectures réitérées, (personne ne peut prétendre avoir lu un album en l'ayant parcouru et en l'ayant fermé au premier accès. Il y a un truc dans ma vie que j'adore, c'est quand des enseignants se plantent. Ce n'est pas bien pour les mômes mais c'est très formateur pour l'enseignant. Le groupe d'enfants qui vient à la bibliothèque, (c'est un cas tout à fait intéressant) et que le professeur des écoles peut piloter à l'idée, prend un album, réunit un paquet d'enfants et dit aux enfants « ah ce livre on ne le connaît pas, on va le lire ! » Catastrophe, car si cet album est bien fait, c'est un piège. C'est une manière de fabriquer du sens qui n'est pas accessible à la première lecture parce qu'il y a un rythme, une construction de l'album, il y a une chute, des artifices qu'il faut savoir contourner, il y a une stratégie de l'album dont l'adulte, s'il veut être médiateur du livre, doit s'être nécessairement imprégné. Il doit avoir nécessairement démasqué un certain nombre de ces dispositifs. Il doit s'être fait le co-auteur du livre pour le faire passer le mieux possible. J'insiste beaucoup sur le fait que par rapport au flux temporel, par rapport au temps qui passe et autres médias on a la nécessité d'une lecture réitérée. J'ai basculé de la production à l'esthétique de la réception, à la manière dont les lecteurs peuvent se comporter avec ces livres.

Il y a une chose qui m'excite bien c'est quand je sens assez vite dans un album affleurer d'autres albums. Ce qu'on appelle l'intertextualité et ce qu'on devrait appeler l'intericonicité c'est à dire que non seulement dans tout texte que l'on lit viennent affleurer des textes préalables mais la même chose fonctionne avec l'image. Ce que j'aime dans l'œuvre de Claude Ponti, dans celle d'Anthony Browne, de ces grands créateurs d'albums c'est qu'il y a vraiment un travail d'artiste, vraiment un travail de récurrence, des thèmes obsessionnels, de l'intertextualité, des parodies, des niveaux emboîtés façon « poupées gigognes » de manière de faire du sens dans ces albums, il y a un niveau d'évidence et des niveaux plus cryptés, des citations (assez peu), des allusions dont certaines sont des références très cryptées qui ne fonctionnent que pour un nombre très réduit de lecteurs. J'adore ça. C'est cela qui densifie et qui constitue l'objet culturel.

Exemple : il y a un livre que j'aime beaucoup et qui s'appelle Une histoire à quatre voix, d'Anthony Browne. Pour ceux qui ne le sauraient pas ce livre là est une sorte de repentir, 20 ans plus tard, lié à un premier bouquin, Une promenade au parc. Dans ces livres, il y a une « fabula » comme dirait Umberto Eco, une histoire d'une simplicité biblique. On a deux trio : une dame/un petit garçon/une chienne et un monsieur/une petite fille/un chien qui vont s'ignorer dans un parc, pour des raisons de classe. C'est rare en littérature jeunesse d'avoir un point de vue de « classe », où visiblement une dame plutôt BCBG tente de mépriser a priori quiconque n'a pas les signes extérieurs d'appartenance de classe qui sont les siens (dont je soupçonne qu'elle se les ait appropriés de manière indue...ça nous entraînerait dans un autre débat !). Ce livre raconte comment les chiens vont sympathiser au-delà du raisonnable, comment les enfants vont sympathiser et comment les adultes vont rester parfaitement étanches. Le livre produit il y a une vingtaine d'années s'achève sur ce constat bête et brutal d'isolement de monde et sur cet espoir qu'on peut brandir en espérant que les moutards sont capables de lier entre eux des contacts malgré les différences de classes. 20 ans plus tard, Browne refait le bouquin et le nomme Une histoire à 4 voix. La traduction est d'ailleurs discutable. Je préférerais qu'on laisse entendre qu'il y a plus que 4 voix. En fait, ce sont 4 points de vue. Les 4 personnages humanoïdes de l'affaire racontent leur point de vue sur ce monde, on voit très bien qu'il y a d'autres points de vue possibles... Dans l'ancienne version, comme dans la nouvelle, il y a une fontaine sur le mode de la pièce montée. Dans la nouvelle version, la fontaine est une qui existe vraiment. C'est la fontaine de la place centrale de Bologne en Italie. Ça veut dire que Browne, entre la première et la deuxième version, a connu la place de Bologne et il y a deux cents professionnels qui vont reconnaître la fontaine

de Bologne. C'est ça qui est bien. C'est que quelqu'un aille jusqu'à crypter, peut-être avec le désir de n'être jamais démasqué (pas de pot parce que je suis en train de faire un livre sur lui, donc je vais le raconter au monde entier, enfin à 200 personnes).

Qu'il puisse y avoir dans tel livre de Claude Ponti seulement quelques lecteurs qui vont se rendre compte qu'à un moment dans le texte, il est question d'une course de chaises. Pourquoi il y en a un qui est toujours le dernier à la course de chaises, c'est parce qu'il a pris une chaise longue. Seulement il n'est pas écrit « chaise longue », ce n'est que le lecteur qui doit oraliser, et peut-être n'oralisera-t-il jamais, le fait que le transatlantique ou la chaise à rayure peut aussi s'appeler chaise longue. De même que les stylographes que l'on voit dans cet ouvrage peuvent s'appeler « porte-plumes » et du coup on peut comprendre pourquoi, à un certain moment, on voit une tâche d'encre se transformer en oiseau. Cela réfère à Jacques Prévert, à comment faire le portrait d'un oiseau. On a des petits jeux. C'est peut-être crypté, cela renvoie à des lectorats déjà un peu plus compétents mais ce qui me semble intéressant c'est que dans 10 ans, un lecteur qui aujourd'hui lit Blaise, le dompteur de tâches, tombe sur le texte de Prévert en se disant qu'il a copié Claude Ponti ! C'est ça aussi la culture, cette dimension réticulée, cette manière de prendre en compte le temps et en même temps de nier le spatio-temporel.

J'ai envie de vous raconter l'histoire de Léon et Albertine de Christine Davenier, publié chez Kaléidoscope. Voilà un livre que j'adore, bien qu'il ne soit pas de moi !

Dès la page de titre, on voit un cochon qui convoite une poule. Son œil est assez allumé, on voit bien qu'il y a convoitise, au sens affectif, pas au sens trivial... Le cochon est amoureux de la poule et la poule passe avec un air absolument hautain, le bec vers le ciel, au risque de se prendre la foudre. C'est un conte assez simple, dont le principe est reconnaissable, on l'a déjà vu souvent dans la tradition puisque le personnage va s'enquérir auprès d'informateurs pour être le séducteur de la poule qui résiste. Il va venir voir celui qui est probablement le plus compétent dès qu'il s'agit de séduire les poules, à savoir, le coq. Ce qui fait que c'est un bon livre, à mon avis, c'est qu'il n'y a absolument pas répétition de la question. Dans un mauvais livre, on aurait « Et il rencontra le coq et il demanda : ». Ici pas du tout, on n'a que la réponse du coq « *la meilleure façon de séduire une poule, c'est de chanter* ». Le cochon met en application l'information qu'il a glané et vient de nuit, tel Roméo, au pied d'une sorte de perchoir duquel sortent les pattes de la poule profondément endormie. Malgré la sérénade, ça ne fonctionne pas. Alors, il va rencontrer un second informateur : le lapin, qui contre toute attente, lui explique qu'il suffit de danser. Le cochon se met à virevolter, (vous savez comme les poules se laissent séduire par le virevoltage), mais Albertine n'est pas séduite. Il va voir le dindon, qui, très fier de son plumage et de son maintien, va lui dire que pour séduire une poule il faudrait qu'il soit peut-être plus coquet, qu'il s'habille un peu mieux. Léon va faire des efforts absolument pathétiques. Il ne sait pas enfiler ses chaussettes, il a un air de crétin avec son bonnet de skieur et la poule vaque à ses occupations. Il va demander au plus mâle du bestiaire, le taureau, qui lui dit qu'il ne faut pas être une mauviette avec les filles, qu'il faut qu'il montre combien il est fort. Alors là, on est un peu inquiet. On se demande comment il va montrer sa force virile. Il trouve un moyen pour épater la poule, c'est de faire tourner un mouton complètement halluciné. Avec beaucoup de fierté dans le regard, il tente de séduire mais ça ne fonctionne pas. A la fin, le canard lui conseille de faire un magnifique plongeon parce que ça épate bien les poules. Léon fait son plongeon (ce sont des aquarelles très dynamiques), la poule s'en fiche comme de l'an 40. Mais son copain Gaston lui dit « viens donc mon pote dans la mare, là on est bien ». Ce n'est pas une histoire homosexuelle, enfin je ne crois pas, elle n'est pas cochono-sexuelle. On est dans une vraie jouissance de la fonction du cochon, quelque part, on est dans la mare et on se régale. Et ce bonheur sans égal va attirer les autres animaux. Parmi ces autres animaux qui vont venir profiter de cette jubilation, de ces corps dans l'exaltation, il y a la poule. Il y a alors

un face à face absolument extraordinaire (c'est loft story) où la poule est complètement engluée dans la boue, ils sont bec à groin. La poule dit « *Oh Léon qu'est-ce que je m'amuse avec toi ! J'aimerais tellement recommencer* ». Alors Léon respire très fort, ferme les yeux et là, sans demander conseil à personne, il chuchote « *Je t'aime Albertine* ». La fin est façon Charlie Chaplin, on sent que la musique s'enfle, on entend les strapontins qui claquent et ils partent vers un avenir radieux, éclaboussés d'une gloire de boue. Il ne vaut mieux pas penser à la manière dont ils vont passer à l'acte mais en tout cas, au moins au sens affectif, ils ont noué quelque chose de fort. Voilà un bouquin qui me réjouit complètement.

Il est d'une simplicité d'accès tout à fait ordinaire. Il n'y a pas tout ce que j'ai dit tout à l'heure, tous les raffinements culturels quoiqu'on soit dans une forme de conte que l'on retrouve dans Moi, Papa ours de Wolf Erlbruch, chez Milan, tout à fait extraordinaire où un ours sort de l'hibernation et se trouve beau et confortable. Il pense que beau comme il est, il pourrait être un excellent papa ours et le problème est qu'il ne sait pas comment on devient papa ours. Il va aussi enquêter auprès de tout un tas de bestioles qui vont tenter de le renseigner. Il y a donc exactement la même structure. On en connaît plein des contes comme ça avec cette structure.

On a, du même Wolf Erbruch, Les cinq affreux qui sont une hyène, une araignée, un rat, un crapaud et un autre. Ils sont cinq et ils sont moches, ils se désespèrent d'être moches et se disent que peut-être ils pourraient tenter de faire un orchestre. Ils font un orchestre, l'un d'eux prépare des crêpes et ils espèrent faire une espèce de crêperie-bal musette mais aucun autre animal ne veut venir manger des crêpes avec les moches qui jouent du saxophone. Ils sont prêts de renoncer quand finalement ils décident de se régaler avec la pile de crêpes et jouer de la musique entre eux. C'est exactement la même structure de conte puisque finalement ce plaisir va, par contagion, attirer les autres et on comprend qu'ils vont devenir gérants à tout jamais de cette crêperie-bal musette et que leur laideur n'est pas le handicap qu'ils pouvaient craindre...

Ce sont des histoires très simples qui connectent avec des formes culturelles qu'on peut identifier et qui sont aussi un vrai plaisir. Mais pas seulement : l'une, pour moi et pour les gens qui ont réfléchi et même pour ceux qui n'y ont pas forcément réfléchi, à savoir les écrivains, l'une des fonctions de la littérature est probablement de développer des personnages. Les personnages, ce que Kundera appelle l'égo expérimental, c'est quelque chose qui aide à structurer le rapport au monde. On a dans la littérature, même quand on est petit, un rapport au monde médiatisé, qui passe par des figures, des personnages qui sont dans des situations et cette espèce de jubilation, de frayeur par procuration, est l'un des atouts qu'on devrait toujours chercher dans ce qu'on appelle la littérature dite pour l'enfance et la jeunesse. Je crois vraiment à ça.

Je vais terminer cette longue introduction, car ce n'était que l'introduction (je suis désolé de vous désespérer) par une phrase du poète Bernard Noël que j'aime bien et qui, s'interrogeant sur l'une des fonctions de l'art, explique que c'est qu'on a besoin qu'il y ait du dehors dans lequel le dedans s'exile pour tout voir. Ce que j'aime avec cette formule c'est qu'elle ne se préoccupe ni de pédagogie ni de morale mais ne se préoccupe de rien d'autre que de savoir qu'il y a de l'intime, de l'intérieur et de l'extérieur, entre les deux, comme disait Becket, il y a la peau qui vibre comme un tambour, et ce qui est intéressant c'est de savoir pourquoi on a besoin de ces objets transitionnels, de ces livres, pour faire miroiter des problématiques, pour laisser sortir la part obscure et se rendre compte qu'on n'est pas monstrueux, en tous les cas, qu'on n'est pas tout seuls.

Je voulais ajouter une chose, à part cette formule lyrique, c'est que je crois vraiment que si les enfants n'avaient que leurs livres et leur vécu (une espèce de cas de figure idiot), pour savoir ce qu'est le monde, ils seraient plus fous qu'ils ne sont. C'est un peu provocateur, dit comme ça. Il y a des pans entiers de la réalité psychologique et sociale qui sont habilement

contournés par ce qu'on appelle le livre pour l'enfance et la jeunesse, notamment dans l'album. Les vrais gros mots dans l'album, sont « capital », « exploitation », « argent ». Il y a 45000 albums plus ou moins disponibles actuellement, je ne pense pas qu'il y ait 5 albums de fiction dans lesquels l'argent soit parfois même évoqué. Ce qui fait une grande différence avec la littérature du XIXème siècle où les questions d'argent, même de façon symbolique avec les cassettes et les trésors, apparaissaient. C'est le même rapport qu'avec la mort. Il y a des évitements très forts dans la littérature qui à force d'être baignée horizontalement et verticalement dans tout un tas d'instances diverses, à force d'être à ce point observée et calibrée, finit, pour une partie d'entre elle, par contourner tout ce qui est important dans la vie et dans l'art : l'amour et la sexualité (qui ne sont pas la même chose comme chacun sait, enfin comme chacun est sensé le savoir), la reproduction de la force de travail et tous les mécanismes de cette reproduction, la métaphysique. C'est l'essentiel de la littérature que l'on lit, d'un point de vue thématique. Ce n'est bien entendu pas l'essentiel de la littérature dite pour l'enfance et la jeunesse et ça c'est un vrai problème. On est quelques uns à œuvrer, depuis déjà... un siècle et demi, pour réduire cet écart entre les enfants tels qu'ils sont et les enfants tels qu'ils sont représentés, ou les enfants tels qu'ils n'osent pas imaginer qu'ils sont et les enfants tels qu'ils n'osent pas s'autoriser à se voir dans certaines productions. La vie n'est pas facile parce que (je ne sais pas si cette idée vous a traversé l'esprit) depuis qu'il existe des albums, il n'y en a pas 5 qui soient non-figuratifs. Dans le type de ramage de ces albums, on fait comme si l'image était faite pour représenter la réalité. Paul Klee disait que ce n'était pas ça la fonction de l'art, ce n'était pas de représenter la réalité mais d'en créer. Il y a des degrés d'iconicité. Personnellement, je ne mets pas Petit bleu et petit jaune, qui fait partie de mes livres préférés, dans les livres figuratifs mais dans les livres à clés. Ce n'est pas tout à fait la même chose. On ne peut décrypter le livre qu'une fois qu'on a trouvé la clé, c'est à dire en décryptant ce qui a été éloigné d'un niveau d'iconicité. Mais, il n'y a pratiquement pas de livres abstraits. Si vous voulez vous planter, économiquement, vous n'avez qu'à faire un livre illustré, avec des images non figuratives ou abstraites. Je ne dis pas que c'est la panacée, mais il y a des écarts et il faut faire une « rééducation » scolaire ou familiale, à dose homéopathique du côté familial en tous cas et aussi à cause des pratiques artistiques sur lesquelles il y a beaucoup de choses à dire à l'école, et c'est fort dommage. Si l'on considère que le livre fait partie de la littérature et si l'on considère que la littérature fait partie des arts, j'aimerais bien avoir le courage un jour de travailler avec des peintres non figuratifs ou abstraits et surtout d'avoir le courage économique de tenir le coup. Tout le tissu social est imbibé, perfusé, et biberonné avec l'idée que dans les livres de jeunesse c'est normal que l'image représente les choses. Ce n'est pas si normal que ça, ça mérite débat en tout cas. On voit bien qu'il y a tout un tas de garde-fous, de dispositifs qui font que finalement, malheureusement, un très très bon livre de jeunesse qui fait partie de notre panthéon littéraire ne se vend pas à 400000 exemplaires. Les grands albums que vous connaissez, les chefs d'œuvres de Maurice Sendak, je pense à Cuisine de nuit, à Max et les Maximonstres, tous ces livres qui ont de la bouteille et qui ont fait leurs preuves, si j'ose dire, n'ont pas les tirages qu'on peut espérer. Moi qui travaille en même temps à une exposition sur Anthony Browne et à l'analyse de la totalité de son œuvre, je suis atterré de connaître les tirages de Marcel le rêveur, ou de Marcel la mauviette. Ce sont des tirages qui sont très très faibles. Je pensais qu'ils étaient réimprimés régulièrement, mais non, ce sont des tirages de 10000-15000 exemplaires, des tirages cumulés... On est dans un système social où un livre aussi important, je trouve, que Marcel la mauviette qui fait l'apologie de la vulnérabilité, ou plutôt la défense et l'illustration de la vulnérabilité ne fait que 15000-20000 ventes, comme Marcel le Champion.

Je parlais de l'égo expérimental et je citais Milan Kundera. Il y en a un autre aussi que j'aime bien citer parce qu'il n'a jamais fait de littérature jeunesse non plus, c'est Emile Sieuran. Il disait que « lire c'est laisser quelqu'un peiner pour vous ». Il ajoutait « c'est la

forme la plus délicate de l'exploitation ». A chaque fois que je rencontre des paquets de lecteurs enfantins dans les bibliothèques, dans les classes (ça m'arrive encore un peu mais plus rarement qu'avant, mais c'est normal de laisser la place à d'autres), je leur dis qu'ils ont une chance extraordinaire d'avoir des gens qui ont vécu et leur donnent à lire le substrat de leur manière de vivre. Ils nous font une économie d'énergie extraordinaire. Si l'on peut partager le substrat des manières de regarder le monde des quantités d'auteurs et d'illustrateurs, c'est extraordinaire si ces auteurs sont authentiques, s'ils font un travail d'authentique de création artistique. C'est extraordinaire de faire une économie d'énergie fabuleuse et de pouvoir profiter, comme disait Valéry, de ce que je n'ai pas eu le temps de vivre.

### **ALAIN FIEVEZ**

Est-ce qu'on pourrait essayer d'approfondir tes propos sur une chose que tu as dite de façon assez cursive à savoir qu'il y aurait un problème grave au niveau de la création sur l'infime pourcentage des créateurs en fonction de leur origine sociale, de leur « extraction sociale » as-tu dit, et qui pour cette raison serait une sorte de limite de leur imaginaire. Je souhaiterais aller plus loin dans ce contenu.

Et, une autre question : on a l'impression en t'écoutant qu'il y a un grand décalage entre le résultat de ce que devrait être la production éditoriale et ce que nous avons à nous mettre sous la dent quand on regarde plus ou moins attentivement l'ensemble de la production éditoriale.

### **CHRISTIAN BRUEL**

J'ai dû mal m'exprimer.

### **ALAIN FIEVEZ**

J'ai dû mal comprendre.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Je crois avoir cité plusieurs maisons d'éditions, plusieurs auteurs, ceux qui me venaient comme ça sous la langue, mais il y en a beaucoup, ne désespérez pas ! Je ne voulais pas noircir un tableau mais par contre ce que tu appelles l'écart ou la différence moi je la sens tous les jours. Quand on regarde des livres, des albums comme des lecteurs, qui ont un petit sentiment d'appartenir à un certain nombre de cultures entrecroisées, il y a un certain nombre de livres qui nous tombent des mains. Il faut le dire avec gentillesse. Il y a même des livres qui nous mettent en colère parce qu'ils sont ni faits ni à faire, parce qu'ils sont démagogiques ou sexistes... Quand je suis en forme, je dis qu'il y a 10% d'albums qui correspondent à ce que j'aime lire. Ce sont des albums dont je suis moi-même le médiateur. Je crois avoir fait vendre, en terme économique, des albums d'un certain nombre de mes confrères, en quantité importante.

Un de mes chéris actuellement, et pour un moment, c'est Tout un monde publié chez Thierry Magnier, éditeur de petite taille malgré un catalogue de plus de 100 titres déjà, en trois ans. C'est un éditeur de création, je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'il fait mais ce livre là Tout un monde de Katie Couprie et Antonin Louchard, est vraiment un livre qu'il était impossible de publier il y a 10 ans. Ça fait du bien d'imaginer que ça progresse un petit peu. C'est un pavé, entièrement sans texte, dans lequel il y a 39 techniques d'illustrations : photographie, photogramme, travail à l'huile, aquarelle, craies grasses, photographies familiales nullasses qu'on fait les uns et les autres avec n'importe quoi, qui n'ont pas de vocation esthétique mais qui sont une manière d'ancrer une durée (comme dit Roland Barthes, la photographie c'est « du temps qui plus jamais n'advient », on a bloqué à un certain

moment quelque chose qui plus jamais ne se reproduira)... Voilà un bouquin fabuleux et qui se prétend être accessible à des tout-petits. Non seulement il se prétend mais il a raison de se prétendre. je cautionne, je donne mon coup de tampon du Docteur Bruel parce que c'est un bouquin qui fonctionne avec des classes d'âges extrêmement variées, parce qu'il fait appel à des niveaux de compétences et à des affects, des choses au niveau du plaisir qui sont complètement différentes et qui sont intelligemment faites.

On se fait une petite séquence juste pour le plaisir : la séquence du lait. On a le biberon (on est un livre petite enfance...), le bol de lait, travaillé à la gravure sur un mode différent, on tourne et on a la photo idiote, familiale, qu'on prend au raz de la table parce qu'on aime le regard de notre chéri préféré, quand on lui donne son petit coup de Candia (c'est la marque de la bouteille qu'on voit). L'image est floue, à moitié réussie. Et, il y a un côté « l'ami Ricoré ». On est dans cette ambiance. Et crac ! on est sur le poitrail de la vache. Le lait va se « condenser » et être représenté avec cet ensemble de médiation qui va conduire jusqu'au ventre de la vache laquelle représentée ensuite en papier mâché peint, est photographiée dans un univers de gazon. Et on a les deux petites sandales d'une petite fille. Mais la manière dont les pieds de la petite fille sont croisés laisse entendre à n'importe quel lecteur non psychotique qu'il y a un troisième individu qui a pris la photo. Ce n'est pas la petite fille qui a pris la photo. On « troune » comme disent les petits, et quand on tourne, on a les herbes qui piquent ou qui sont douces, au choix, prises en gros plan. On a en même temps un gros plan de Marc Dutrou, non ! d'un monsieur avec de la barbe, donc d'un papa. Ce monsieur, on pourrait penser dans un mauvais livre, et même dans un bon, que c'est lui qui va être rasé. Et bien pas du tout, c'est le champ qui a été tondu. Il y a surprise, émission d'hypothèses, validation d'hypothèses, anticipation, retour en arrière... tous les mécanismes du lecteur ; C'est la propédeutique de l'acte de lire qui est en branle. Après, on a le cactus, d'autres manières de piquer, une espèce de bête immonde avec une tête de marron qui est au coin du bois, et on passe dans les châtaignes, les marrons, les bogues qui piquent, les feuilles, et pof ! on passe à un autre niveau. Il n'y a pas de lecteur idéal de ce livre là. Même les auteurs ne sont pas des lecteurs idéaux de ce livre là. Il y a un appel, une proposition à faire du sens extrêmement variée, extrêmement forte. Il y a des livres comme ça sur le marché mais ce qui est intéressant c'est qu'il y a 10 ans il aurait fait un flop monumental. Et là, je pense qu'il va faire de bonnes ventes, c'est un livre qui se vend bien.

### **ALAIN FIEVEZ**

On peut le lire à l'endroit comme à l'envers.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Il n'y a pas de bonne manière de le lire. Il y a même des manières transversales. Ce serait trop long, je ne suis pas là pour faire le cours sur ce bouquin là. Il y a des moments où l'on peut faire du sens, il y a aussi des sens qu'on invente complètement (mais c'est ça aussi être lecteur). On n'est peut-être pas du tout dans ce qu'ont voulu faire Antonin Louchard et Katie Couprie, on est dans des circulations parfois même un petit peu équivoques, parfois même carrément tendancieuses. Mais ça c'est parce qu'on est grand et qu'on va extraire du sens de la manière dont la double glace sur la plage est en écho avec le slip du monsieur qui est à côté. C'est dans le livre mais je ne pense pas que les adultes qui ont acheté le livre l'aient acheté pour ça. En même temps, les mômes adorent ça, pas les tout-petits, mais ceux de 3-4 ans qui commencent à les inventer au cas où elles n'existeraient pas. Ils ont une espèce de petite étincelle dans l'œil pour voir si l'adulte autorise ce genre de verbalisation et comme moi je suis plutôt autorisant de ce genre de chose, c'est ce que j'ai entendu.

Ça c'est par rapport à la deuxième partie de ta question. La première était de savoir pourquoi j'ai été seulement allusif sur cette question de l'extraction sociale des créateurs.

Pour plus d'obscurité, voir Bourdieu ! voir Jacques Lacan ! Mais je vais quand même essayé deux ou trois éclairages supplémentaires. Ce n'est pas de l'ouvriérisme. Ce n'est pas de dire qu'il faudrait recycler les petits Lu dans la fabrication de livres de jeunesse et que le prolétariat triomphant serait le meilleur producteur d'objets culturels. Ce qui se reproduirait dans de telles conditions aberrantes de production , ce serait les poncifs, les canons, la règle générale de production. Par contre, ce qui est important ce serait qu'on puisse enfin considérer de temps en temps, dans ce pays (je dis dans ce pays parce que il y a des pays où ça se fait différemment), que la création n'est pas un don du ciel. Personne ne naît avec je ne sais quelle divinité qui déciderait que « toi, tu seras écrivain ». Je suis de ceux qui espèrent ne pas mourir avant d'avoir vu s'instituer, dans ce pays, l'équivalent des conservatoires de musique, en matière d'écriture et de création. Je sais bien qu'on peut être un excellent violoniste sans jamais être passé au conservatoire mais je crois aussi qu'on peut être y compris un créateur en étant passé par ces structures là. Or, on est dans un système social où les écrivains bien installés ont tendance à travailler sur ce pré carré et laisser entendre que cette compétence est une compétence qui ne peut pas s'acquérir. C'est se foutre du monde. Je crois qu'une des conditions de la démocratie devrait être de multiplier les lieux, y compris de manière communale, où la question de l'écrit serait prise en charge et serait enseignée parce que, y compris dans l'écriture littéraire, il y a des techniques, des histoires emboîtées de la critique littéraire et des manières d'écrire... Ce sont des choses qui peuvent s'apprendre, qui devraient s'apprendre. Il n'y a pas de lieu en France où on apprend à écrire. Je ne parle pas des ateliers d'écriture même s'il y a beaucoup de choses à dire. C'est une vraie responsabilité nationale et je me demande quand est-ce qu'elle sera prise, sinon les artistes vont continuer de se reproduire entre eux... et ils sont compétents pour le faire, ça ne leur pose aucun problème... C'est typique. On pourrait s'amuser à faire une distribution en terme sexué, des créateurs de livres de jeunesse et comparer avec qui dirige les maisons... On pourrait faire une sociologie, savoir où sont les mâles et les femelles et à quel endroit de pouvoir, et est-ce que par hasard il n'y a pas, de ce point de vue une injustice. J'en profite pour vous dire que l'article 2 de la loi de juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse dit que les publications en question « ne doivent comporter aucune rubrique, aucune insertion présentant sous des jours favorables, le mensonge, la paresse, la haine, la désobéissance, la lâcheté, tous les actes qualifiés de crimes ou de délits, ... de nature à démoraliser l'enfance ou à entretenir des préjugés ethniques » (les deux dernières parties ont été rajoutées seulement en 58. c'est à dire qu'avant 58 le législateur ne s'était pas rendu compte que les livres pour la jeunesse pouvaient être antisémites et racistes. Sexistes, ce n'est pas encore dans la loi, en tous cas pas dans celle là, mais ça va probablement progresser). Sur la question des représentations, par exemple sur la question de la distribution inégale du pouvoir dans les livres de jeunesse, il y a quelque chose en reflet de ce qui se passe dans la vraie vie.

Je voudrais vous montrer une niaiserie, l'un des livres, qui à force d'être mon ennemi est celui que je préfère. Mais c'est une franche horreur. C'est un livre où il est question, d'une manière absolument bizarre, des rapports entre les enfants et leur papa. Ça commence par une assertion que je trouve assez scandaleuse « *Un papa c'est très important, on y pense énormément.* ». C'est ni du Rimbaud ni du Baudelaire, mais il y a au moins une petite assonance. Mais l'ennui, c'est ce que ça raconte. On vous montre une petite niaise acagnardée, comme dirait Colette, derrière son buisson. On n'est pas dans une HLM, on est dans un parc familial avec des petites pâquerettes, tout va bien. Qu'est-ce que fait cette niaise ? Elle pense à son papa, ce qui est légitime, mais associé à « un papa c'est important, on y pense énormément » (on est un con, disait mon grand-père. Moi, je ne me sens pas du tout dans ce pronom personnel indéfini, je suis désolé, je n'y suis pas. Ce « on » essaie de me récupérer mais je n'y suis pas et je pense qu'il n'y a pas grand monde qui y soit.). Comme cette petite niaise pense à son pubère de papa, on a des petits cœurs pour remplacer les petites



bulles de BD qui joignent le phylactère au prétendu cerveau, c'est normal, c'est une fille ! Après on dit qu'un papa c'est « *celui qui met du soleil ou de l'ombre dans le cœur de notre maman.* ». Le nombre de mamans qui bronzent de l'intérieur c'est monstrueux ! avec un petit coda important « *ce qui compte beaucoup pour les enfants* ». Ce qui est important c'est l'image, on est dans l'idéologie. On a la jeune femme, (légèrement plus petite que son chéri, qui pour l'embrasser doit se mettre sur la pointe des pieds), la grande sœur, le petit frère et l'animal transitionnel, le nounours (je n'ai rien contre les nounours, j'en avais un quand j'étais petit). On est bien dans le même paysage. L'inconscient de l'image me plaît beaucoup parce que non seulement la mère bronze à l'intérieur grâce à son papa qui lui met du... hein, bon, mais elle bronze également de l'extérieur. Elle nous le joue tourne-dos. Par contre, dans le dos du papa, il pleut. Il y a des petites hachures sur la tapisserie. On est dans Après la pluie, le beau temps de la comtesse de Ségur. Puis vient la scène de lit, avec pliure donc en deux temps : deux individus pubères de sexe différent dans le même lit. Ils sont roses d'émotion, ils n'ont rien en haut, on peut supposer qu'ils n'ont rien en bas (sauf perversité, mais ce n'est pas l'objet). Le texte dit « *c'est parce que notre papa et notre maman ont été très amoureux l'un de l'autre que nous sommes nés.* » Premièrement, moi, j'ai été très amoureux souvent et je ne me suis pas reproduit pour autant, en tout cas à dose précise, raisonnable et concertée. Deuxièmement, le nombre d'enfants qui ne sont pas nés de l'amour de leurs parents se trouvent exclus de cette affaire. Voilà une assertion double qui est fautive des deux points de vue. Le moutard est né parce que c'est bien connu que l'amour ne sert qu'à se reproduire. La vraie révolution serait que le moutard fut sur le ventre du papa. Que nenni ! il est sur le ventre de la maman laquelle a pris 20 kilos, ce qui arrive... mais ce qui est dramatique c'est que maintenant qu'on s'est reproduit ça ne rigole plus. Le mec a un pyjama bleu, elle, elle a une petite nuisette (il ne faut pas rigoler avec tout) et pire que ça, on a repeint. Quand on était amoureux, on avait du papier peint avec des petites fleurs bleues et maintenant qu'on est reproduit : jaune hôpital. Le pire (enfin, il n'y a pas d'échelle dans le pire), c'est une scène qui me réjouirait à priori c'est celle du mec qui passe l'aspirateur. C'est une famille qui doit avoir une petite nostalgie des années 60 puisqu'on a un Tornado à 4 roulettes, un peu antédiluvien. Le texte (sous contrôle de mon ami libraire) dit « *il y a des papas qui s'occupent de la maison presque comme des mamans.* ». Le caractère génétique des tâches ménagères est enfin avéré. « *...presque comme des mamans, mais ils restent des papas.* » ouf ! attendez, ce n'est pas fini. Mais c'est bien des livres comme ça, je ne dis pas que c'est un mauvais livre, loin de là, la preuve c'est qu'on se marre bien avec... « *Il y a aussi des papas qui ne font rien dans la maison et ce sont quand même des bons papas.* » Qu'ils bossent ou qu'ils ne bossent pas, c'est pareil. Où ça devient vraiment poilant c'est qu'il n'y a que les mamans qui sont assez bêtes pour dépenser des sous quand elles passent l'aspiro. Celui du mec, sur l'image, il n'est pas branché... Il fait le bruit avec la bouche. Quand je montre ça à des moutards, ils me disent il est sur pile !

Ce sont ici des livres qui ont un projet sur l'enfance et ils doivent être au contact des enfants à condition de les aider à avoir un début d'intuition du projet que ces livres là exercent sur eux et le sens critique c'est une manière de devenir lecteur. C'est important de savoir, même si l'on n'a que 4 ans, qu'il y a des livres qui exercent des projets sur vous, qui développent des fantasmagories sociales étonnantes, qui, quelque part, tapent sur la tête du clou et que ce n'est pas normal que ce soit comme ça et qu'on peut avoir une position distanciée. Il y a des livres de même format, de même type de lecteur spontané appelé qui sont des livres extrêmement intéressants. Tout ça pour dire que ce qui est intéressant dans la littérature, c'est la littérature comparée. Le moutard qui ne serait biberonné qu'avec le meilleur des livres serait dans un sale état. Les livres, c'est un couffin, un réseau, une tension, des mémoires, ce sont des choses qui sont dans l'écho. Il faut savoir que ça peut être comme ça. Cette curiosité, cette appétence que l'on peut créer chez le lecteur consiste à reconnaître

des formes, des figures, des situations et savoir qu'on les a déjà rencontrées. Il n'y a pas besoin de milliers de livres pour faire ça. Par contre, on a besoin d'une connaissance assez large du corpus pour aider les enfants à tisser ces tresses de sens, à mélanger, à rapprocher les livres entre eux et aussi mêler le livre avec d'autres objets culturels, avec d'autres situations de vie et d'être des individus tout court, sans arrêt, dans l'acte de lire.

**ALAIN FIEVEZ**

Ce livre s'appelait...

**CHRISTIAN BRUEL**

On n'est pas obligé

**ALAIN FIEVEZ**

Bien si, on ne va pas donner une culture partielle.. Les papas de Dolto-Tolitch. Dans cette collection Gallimard Giboulée, il y a une vingtaine de titres qui évoquent chacun un problème de la vie de l'enfant. Si les papas sont un problème...

**CHRISTIAN BRUEL**

Avez- vous des questions, ou des remarques ou des envies ? Parce que moi je peux faire le clown encore comme ça pendant longtemps, je peux aussi vous terroriser, je peux aussi vous raconter de l'abominable.

A Bordeaux, tes consœurs de la librairie « Comptine », m'ont dit « il y a un livre pour toi. Il n'y a que toi qui peux l'acheter. ». C'est une provocation, une vieille technique de libraire. J'ai tourné autour du livre pendant 20 minutes parce que je ne le sentais pas. Je vais vous le raconter. C'est un livre de Vincent Ravalec qui n'avait à ma connaissance, jamais écrit de livre jeunesse et c'est illustré par Anne-Marie Hadach chez un éditeur de petite taille qui s'appelle Seuil Jeunesse. Le titre est sans doute le titre le plus long de l'histoire de la littérature jeunesse, c'est Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire ?

Je vous le lis. Vous verrez, même de loin, que la typographie de quelques mots, comme dans Popeye quand j'étais petit, est dans une police plus grande et plus grasse.

*« Sur les bords de l'épouvante étaient posés 4 crânes, immobiles et souriants.*

- *Ne t'inquiète pas, dit maman. Sois sage, je reviendrai te voir»*

Pour ceux qui sont un peu loin, l'image représente 4 crânes, visiblement en plastique, décorés à la mexicaine., au dessus d'un double présentoir avec deux maries-louises en ovale et un couple dans une espèce de vieille photo à l'ancienne colorisée et qui renvoie vraiment au début du XIXème siècle.

*« Elle ferma la porte et l'un des crânes disait :*

- *Tu te souviens de notre nom. Nous sommes les 4 crânes. Nous sommes là pour te parler, pour te rassurer.*

- *Car tu sais qu'elle ment, énonçait le deuxième crâne.*

- *Tu sais qu'elle est partie pour toujours, susurrait le troisième crâne.*

- *Tu sais qu'elle ne reviendra jamais, concluait le quatrième.*

- *Nous connaissons très bien ta maman, d'ailleurs nous sommes ses amis. Pas plus tard qu'hier, quand tu as eu cet horrible cauchemar, nous dînions en sa compagnie. Elle était très belle, elle riait, pendant ton horrible cauchemar. T'en doutais-tu ?*

- *Non, s'affolait le petit garçon, ce n'est pas possible, je ne vous crois pas.*

- *Ha, s'étonnaient les crânes, tu ne nous crois pas mais alors pourquoi as-tu peur ? pourquoi trembles-tu ?*

*Heureusement, un bruit se faisait entendre dans le couloir.*

- *C'est maman ! disait le petit garçon. Vous voyez vous êtes des menteurs. Elle revient déjà.*
- *C'est vrai, disait un crâne, tu as raison, moi aussi j'entends du bruit. Du bruit, mais pas ta maman.*

*Le plafond se constellait de fantômes et le ventre du petit garçon durcissait comme si on lui avait injecté du béton à l'intérieur.*

- *Tu t'attendais à quoi ?*

### **Rupture K7**

*-pour te faire une farce. »*

Alors là l'image, pour ceux qui sont loin, c'est un semi-poisson façon poisson d'avril et le squelette a maintenant un nez de clown. Je ne vous dis pas la farce.

*« -et la fois où la baby-sitter t'a enfermé à clé. Et la fois où tu as hurlé à mort toute la soirée pendant que maman qui ne t'aime pas, qui a disparu, qui est partie était au cinéma. Mais le petit garçon ne les écoutait plus. Un raie de lumière avait chassé la nuit.*

*La porte s'ouvrait et une voix disait :*

- *Tu ne dors pas mon chéri ? Tu as fait un cauchemar ?*

*Et maman venait, l'embrassait et lui faisait un câlin car même si elles vont au cinéma, les mamans, tout le monde le sait, finissent toujours pas revenir et n'abandonnent jamais leur petit garçon. C'est évident. »*

Quand j'ai vu ce livre là pour la première fois, j'ai trouvé que Vincent Ravalec avait fait un beau travail d'écriture, que le travail éditorial était sublime, et le jeu avec ces espèces de jouets désuets, anciens, en métal soudé aussi ( les mêmes contemporains ne connaissent pas ce type de jouets. Ce sont les jouets de nos enfance respectives, surtout la tienne Alain !). Je trouvais le livre tout à fait intéressant, une vraie démarche littéraire. Je trouvais qu'il y avait peut-être un petit écart un peu contestable entre le niveau symbolique qui était développé par l'image et un côté un peu plus « le nez collé sur la vitre » développé par le texte. C'est à dire qu'il n'y a pas beaucoup d'aération symbolique dans le texte tel qu'il est et que l'aération supposée vient du contraste entre l'image qui a un caractère fortement symbolique et le texte qui ne l'est pas. On suppose au lecteur ou au médiateur des compétences qui vont jouer sur cet écart. C'est vrai que quand vous regardez les osselets, dans la page de garde, ils sont entourés de petits rayons de couleurs, mais quand vous les regardez dans cet autre contexte (p. ) on voit que la manière d'organiser l'accointance entre l'image et le texte fait miroiter dans la psyché, des figures différentes. Je trouvais dommage que le texte ne soit pas un peu plus aéré de manière plus symbolique. Sinon, je trouve courageux et symptomatique de l'époque qu'il soit possible, maintenant de faire des livres comme celui-ci. Je ne dis pas non plus que tous les livres devraient ressembler à cette espèce de machine de guerre, mais c'est bien que ça existe, c'est bien qu'il y ait des bouquins qui soient dans cette mouvance.

C'est bien aussi qu'un éditeur comme Harlin Quist puisse encore faire un livre qui s'appelle *l'île du droit à la caresse*. Enfin, le pauvre, j'ai entendu dire qu'il avait encore des difficultés. Mais c'est normal, ils font des livres trop dangereux, trop bien. Le texte est de Daniel Mermet. C'est le seul livre contemporain qui soit écrit en baragouin. On peut penser que ce n'est pas une bonne façon d'entrer dans l'apprentissage de la lecture que de rencontrer des textes qui sont en baragouin. Sauf que les livres, ce n'est pas fait pour apprendre à lire. Même si on apprend à lire avec des livres, je suis heureux que beaucoup de livres ne soient pas faits pour apprendre à lire.

Le texte est donc de Daniel Mermet, chroniqueur sur France Inter et les illustrations sont de D'Henri Galeron. Ecoutez ce texte comme c'est une merveille :

*« Les grandes coquelourdes flexueuses felouquaient sur la plage bleue de Trébizonde. Tout était roupeux, dans le jardin jardinique on chaiselonguait à l'ombre des turlupes. Un Tire l'Arigot attendait l'autobus, assis sur une branche de balsamier. Et voici, pédalant dans ses baskets en or, la Belle Lurette. La Belle Lurette a exactement 3452 plumes. 3452 plumes et une gapette rose qui dégoûle sur son baragouin quand elle pionce dans sa boîte d'alloufs. Ça me rappelle le jour où elle s'empointit. C'était le 32 octobre, un mardimanche. J'étais en trai d'arroser des carabs grimpants lorsque résonna le tintinal strideur de sa boîte d'alloufs aéronénétrique. Elle se posa, l'œil sulfureux, la guibole flexueuse, le contraire d'une batifole. Elle s'extirpa de sa capsule et vint vers moi. »*

Alors aéronénétrique, je ne vous dis pas les nénés de l'aéro. C'est rigolo comme tout. Alors on a l'île du droit à la caresse et arrive la belle lurette dans sa boîte d'allouf. On a du français argotique, de l'arabe... J'adore ce livre. (ça aussi j'en ai fait vendre beaucoup à l'époque).

*« Ahuri, je la regardais qui piétinait un carré de peluches précoces que je venais de replanter. Elle me dit : « Zwkzoblock ? » Je ne compris rien. J'engageai le diftongdiftong de mon bloubloumeur pour avoir la traduction. Elle voulait me dire qu'elle était en panne de confettis. Elle me demandait si j'avais un bidon de secours. Je flairais le piège. Sa boîted'alloufs brillait. Des petites billes de soleil et des larmes de nuit goutagoutaient mystérangement. Elle avait des yeux d'aldébaran. Elle était vêtue d'un parfum de subjugue violet. Et je ne résiste pas au parfum de subjugue violet. »*

Sublimes images d'Henri Galeron. Ce livre devrait être obligatoire. En fait c'est une histoire d'amour croisée : L'amour du personnage pour la belle lurette et aussi l'amour de la langue. Or, beaucoup de livres de jeunesse ne se préoccupent pas de la langue.

*« Hélas, je n'avais pas de confettis. Mon arbre à confettis était bien trop jeune pour faire le plein. »* Chacun comprend ce qu'il veut.

*« Alors elle a passé la nuit chez moi... »*. La censure n'est pas loin. L'image suivante, on a la reproduction du XVIIIème siècle, Anasthasie avec ses ciseaux. Je ne vais pas tout lire parce que c'est un peu long. Je vais vous lire simplement la fin. La belle lurette est sur sa chaise longue, dans un paradis exotique.

*« Et le silence est retombé sur les coussins soleilleux de l'île du droit à la caresse. Ça sent le minoufle heureux, la praline en délire, l'amour des pas grand-chose, la frite marginale et le jasmin. Depuis ce jour, l'île du droit à la caresse est devenue un vrai paradifoimieux pleinard et roupeux...et dans les herbes bleu de nuit, on voit briler desc orps usés par tant de mains. »*

Je serai prof de 6<sup>ème</sup> ou maître de CM2, avec ce livre, on se régalerait. On prendrait un dictionnaire d'argot, on prendrait le dictionnaire érotique de Pierre Guiraud, chez Payot, dans la grande collection et un bon Robert de derrière les fagots, et on se rendrait compte avec stupeur que, même du seul point de vue du vocabulaire, il y a plein de mots qu'on ne connaît pas et qu'il y a plein de mots qu'on espère qu'ils existent mais qui n'existent pas, et que ça dépend des dictionnaires. Je me régalerai de faire ça avec les mômes. C'est vraiment étonnant de pouvoir montrer qu'il y a des mots qui existent dans certains dictionnaires et pas dans d'autres. Par exemple « flexueux » est un mot de la langue française. On le trouve dans le grand Robert mais pas dans le Petit Robert. C'est joli d'avoir « la guibole flexueuse ».

Il ne faut pas avoir de pudeur par rapport à la langue, il faut la pétrir, la prendre à bras le corps. C'est ce que fait ce livre là, et je trouve bien que de manière symbolique et métaphorique la langue soit légèrement culbutée par ce genre de texte. Le mot n'est pas terrible, la figure surtout n'est pas terrible.

Encore ? ça va vous tenez le coup ? parce que je fais le clown mais je peux répondre à des questions.

J'essaie de retrouver une lettre d'une association de psychologues qui me reproche mon travail. Je l'ai reçue le 26 novembre 1999. J'ai eu le malheur de publier un livre qui s'appelle Les Chatouilles. Je ne sais pas si vous connaissez ce livre là. C'est un livre que j'ai publié il y a 21 ans. Voilà l'un des premiers livres en noir et blanc que j'ai publié dans mon ancienne maison d'édition. Les Chatouilles, c'est l'histoire tout à fait bête et brutale d'une petite fille qui va se coucher avec son petit chat et qui est bien décidée à ne pas dormir. Elle a ce que j'appelle « une tête à la connerie ». Elle suce son pouce avec l'œil légèrement vague et l'on sent que ça va dégénérer. Elle suit son chat, qui a l'air d'être un initiateur satanique important. Ils ont les mêmes postures et ils entrent dans la chambre d'un petit garçon. Toujours avec sa « tête à la connerie », elle regarde avec fixité la scène et sort une plume de la couette. Le titre s'appelant les Chatouilles, on s'imagine que ça va commencer. Commence alors une très grande partie de chatouilles. Le chat s'en mêle et s'occupe du nounours qui normalement est un animal inanimé. Les avions décollent de la lampe de chevet et vont participer à la fête. Et même les souris du cadre sortent du cadre et vont se livrer à une partie échevelée de chatouilles. Bref, c'est un livre sur les chatouilles. Et à la fin du livre, après qu'on ait perdu son pantalon, qu'on l'ait remis et que chacun soit chatouilleur et chatouillé (c'est une vraie question dans la vie : est-ce qu'on aime mieux être chatouilleur ou chatouillé ?... ça change et ça dépend avec qui...), le chat laisse entendre qu'on entend du bruit et un adulte vient voir si les enfants sont sages. Effectivement, les enfants sont très sages. Tout le monde est hypocritement dans le même lit, les yeux sont fermés, même le nounours a fermé les yeux et dans le silence brusquement apaisé, retombe la dernière plume. Sauf que tous les avions ne sont pas rentrés sur la lampe de chevet. Un est en stand by derrière, ceux qui ont réussi à regagner la lampe de chevet sont dans le mauvais sens (après se sont les répétitions de lecture avec l'adulte ou tout seul et on va faire du sens avec ça). Les souris n'ont pas regagné le cadre, elles sont planquées dans un petit morceau de la couette mais par contre le fromage a été légèrement grignoté sous le lit. J'adore ces livres dans lesquels on peut penser que le rêve a été traversé par la réalité.

Ce livre publié en 1980 a été le livre le plus vendu de ma maison d'édition. J'ai dû en vendre 4 ou 5 éditions au *Sourire qui mord* et il est déjà épuisé chez *Etre*. Je fais aussi des livres qui se vendent, si vous voyez ce que je veux dire...

Et je reçois une lettre qui date du 26 novembre 1999 de l'association nationale de psychologues et de services de la PMI et des lieux d'accueil et consultations de la petite enfance. C'est la présidente de cette association qui m'écrit :

*Monsieur,*

*Au cours de notre CA du 23 octobre 99, l'un de nos membres a porté à la connaissance des personnes présentes le livre Les Chatouilles de Christian Bruel et Anne Bozellec. édité aux éditions Etre. Ce livre qui, en le feuilletant est attrayant et dont les dessins relèvent d'une qualité artistique certaine, a suscité une unanime réaction sur son contenu. Il nous a paru totalement inadapté pour les enfants car violent dans le malaise qu'il provoque et dépourvu de sens s'il voulait traiter de la sexualité infantile. Quel est l'objectif ? le but ? lorsque l'on met ce livre entre les mains d'un enfant qui a entre 2 et 6 ans. En effet, ce livre pose des questions. On imagine, dans les premières pages, un frère et une sœur. Quel corps à corps inimaginable ! La position des corps des enfants, leurs attouchements suggèrent une sexualité adulte. Pourquoi cette mise en scène avec des enfants représentés. Le petit enfant lecteur est mis dans une position de voyeur insupportable qu'il ne pourra gérer. On semble confondre l'imaginaire de l'enfant et une réalité sexuelle qui n'est pas la sienne. Tout y est traité d'une manière telle que seul le pulsionnel de l'individu y est à l'aise. Ceci est renforcé par le fait qu'il n'y a pas de texte, pas de mot pour les images qui, sous une apparence de fausse naïveté, recouvre en fait une grande violence. Enfin, ce type d'image proposé par un*

*adulte peut être vécu par un enfant comme une manœuvre de séduction. On peut saisir toute la perversité contenue dans un tel contexte. Le petit enfant a besoin de vraies histoires et non d'histoires d'adultes qui se les jouent dans un monde d'enfants. Certes, l'enfant a une sexualité mais totalement différente de celle de l'adulte. C'est une sexualité en construction, celle de la sensorialité, de la sensualité, celle de la découverte, du questionnement, de la compréhension de la différence des sexes mais certainement pas d'un corps à corps tel qu'il est représenté dans le livre en question. Sans mot d'humanisation, sans adulte pour dire ou transmettre, le seul adulte représenté étant en position de voyeur derrière une porte entr'ouverte. Il y a des familles où ce type de rapport en corps à corps, sans mot et dans la confusion des sens et des générations se pratique, ça s'appelle l'inceste. C'est l'un des problèmes majeurs de notre société que la réduction de l'être humain à un objet de plaisir de consommation pris sans respect de l'autre. Un éditeur de livres pour enfants ne peut en faire le commerce peut-être sous le prétexte de dire une réalité. La réalité induite ici ne peut être saisie que comme un abus et ne peut pas servir à la construction de l'enfant. Quel enfant n'a pas joué au papa et à la maman ? C'est justement en jouant, en imaginant dans un travail d'élaboration psychique, qui doit rester dans la tête, que l'enfant prend les moyens de grandir. « ça » ne se met pas en image à regarder. On ne peut ignorer et rabattre à du vulgaire ce qu'il y a de plus intime et d'imaginaire constructible pour l'enfant. Intéressés et impliqués par ce qui touche la petite enfance, nous sommes ouverts à un dialogue avec vous et ouvrant une réflexion plus élargie sur les publications et les créations artistiques destinées aux enfants, recevez, Monsieur... ».*

Cette lettre est de 99, elle ne date pas du Moyen-âge. Je voulais y associer une anecdote. Je suis un éditeur de petite taille au sens surtout où je fais moi-même à peu près tout et en particulier les services de presse. J'envoie des bouquins à chaque parution depuis chez moi. Je me fais donc livrer entre 150 et 200 exemplaires à mon domicile privé. Arrive un livreur qui me laisse les caisses dans le sas. Je bloque la porte d'entrée avec un carton et j'enlève le couvercle pour vérifier si c'était bien pour moi. Et, il y avait 4 Chatouilles de front. Je laisse ouvert et on décharge la camionnette. Arrive un coursier, habillé en noir, casque intégral noir, descendant d'une moto, avec un pli pour quelqu'un de l'immeuble. Il entre, jette un coup d'œil sur la caisse, et d'un coup de sa botte de moto, il renverse la caisse de bouquins. N'écoutant que mon maigre courage, je me jette sur le mec en lui demandant ce qu'il y a. Il enlève son casque et me dit « y en a marre des pédophiles ! ». Il avait Charlie Hebdo glissé dans sa sacoche. On a parlé 20 minutes parce que je ne voulais pas laisser partir ce mec avec ce fantasme. Il m'a dit que pour lui en quelques secondes, il a vu arriver dans un immeuble privé des bouquins qui s'appellent les chatouilles avec une petite fille sur la couverture. Pour lui, ça a été immédiatement internet, les réseaux pédophiles... Il faut faire très attention à ça et je suis absolument persuadé (vous voyez comme je nuance mon propos en fin d'intervention) que chaque livre, est marqué par la période historique dans laquelle il a été produit. C'est bien mais il ne faut pas oublier que si je publiais ce livre là aujourd'hui pour la première fois, peut-être que je me ferai ramasser. Il a la force de son antériorité ce livre là. Je ne suis pas suspect de m'inscrire dans la campagne Dutrou... Vous voyez ce que je veux dire ? Mais en même temps, l'époque, le bruit social autour de telle ou telle affaire fait que pour de tels bouquins la lecture devient polémique. C'est un risque à prendre mais il faut bien mesurer ce petit risque là.

Quand Minute a donné mon adresse et m'a appelé « pourrisseur de la jeunesse », c'est une décoration pour moi, mais je n'allais pas polémiquer avec Minute. Ce que je trouvais dangereux c'est qu'ils donnent mon adresse parce que c'était un appel à l'agression.

### **ALAIN FIEVEZ**

Mais en même temps, c'est bien que les choses fassent des vagues. Je veux dire, c'est bien qu'on rencontre des oppositions, c'est bien qu'on ait à discuter et ferrailer avec les autres. Je suis toujours très inquiet quand un enseignant dit qu'il ne doit pas avoir de problèmes avec les parents. La phrase la plus idiote de Jules Ferry, c'est quand il dit aux enseignants qu'il faut surtout que dans vos propos vous ne puissiez choquer aucun des parents d'élèves. Ça me semble absurde. On ne connaît pas l'idée des parents et l'important est de présenter les livres avec conviction et de faire lire les livres qu'on aime. Il y aura toujours un parent, un psychologue ou un orthophoniste pour réagir. N'ayons pas peur, c'est bien si les gens réagissent, il suffit d'affirmer ses propres convictions.

### **CHRISTIAN BRUEL**

J'entends bien mais ce que je veux souligner là c'est que l'objet de la polémique n'aurait pas été la littérature. Ce sont des objets déplacés, on parle d'autres choses, du fantasme mais pas de littérature.

### **ALAIN FIEVEZ**

Oui, mais enfin la littérature pure existe-t-elle quelque part et dans quel paradis, camarade éditeur ? Tout est mélangé, il n'y a pas d'espace pur de la littérature. Tu parlais d'intertextuel tout à l'heure, là aussi, il y a du texte dans les fantasmes et dans les idéologies. C'est normal qu'on puisse les affronter.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Je suis d'accord. Ça méritait d'être dit.

### **ALAIN FIEVEZ**

Un autre album, que je n'ai pas ici mais dont on se sert pour les formations Livre Passerelle, c'est Jules publié chez Mango. J'ai oublié les auteurs. En général, je ne montre pas les illustrations avant parce que je trouve qu'elles atténuent la force des propos. Jules est un enfant qui a des cheveux roux. Ses copains le traitent de « roux-roux tête à poux ». Tout le monde se moque de lui et un jour, Jules qui en a assez, arrache ses cheveux. Mais on voit ses oreilles. Ses cheveux lui cachaient certainement les oreilles. On s'aperçoit qu'il a d'immenses oreilles. On le traite d'oreilles d'éléphant, au bout d'un moment il en a assez et arrache ses oreilles. On voit ses yeux. Ses oreilles cachaient ses yeux, et l'on voit qu'il louche. On se moque encore de lui « louche-louche biglouche », il arrache ses yeux. On se moque encore de lui, il a envie de crier sa détresse et son malheur, il arrache sa langue et la met dans sa poche... il trouve que la vie est trop dure, que ce n'est pas possible. Heureusement, la géographie urbaine est bien faite et derrière sa maison il y a une voie de chemin de fer. Il se dit « tiens voilà la solution de mon bonheur ». Il s'allonge sur les rails, le train passe mais manque de chance pour lui, ou bonheur, il n'y a que les jambes qui sont coupées. Le voilà maintenant dans un fauteuil roulant ce qui n'empêche pas les autres de revenir à la charge et de se moquer encore de lui. Ils le poursuivent, le traitent de tous les noms. Il essaie de s'échapper, à force de vouloir s'échapper, il fait beaucoup d'effort physique, il transpire ça ne sent pas bon. On se moque de lui parce qu'il pue. A force de vouloir avancer vite, ses mains s'échauffent, on dit que ça sent le brûlé en plus. Les maux s'accumulent et un jour alors qu'il a envie de sortir de chez lui, il oublie qu'il est en fauteuil roulant, il avance et se casse en mille morceaux. Sa tête s'en va et roule toute seule et les enfants voient un ballon. Ils jouent au ballon pendant quelques minutes avec la tête de Jules. Puis ils s'arrêtent pour aller jouer à autre chose. Une petite fille arrive alors avec un landau, elle voit cette tête, la pose dans son landau, lui met un crayon dans la bouche et lui demande d'écrire ce qui s'est passé. Il écrit

« je m'appelle Jules, j'ai les cheveux roux comme les poissons, j'aime beaucoup mon prénom et on s'est moqué de moi ».

Alors, quand ce livre est paru, un certain nombre de bibliothécaires ont refusé de l'acheter, à travers la France, pas uniquement en Indre et Loire (ici le courage est fort, même s'il y a eu des instituts qui n'ont pas voulu exposer Les chatouilles en 1980 quand il avait été sélectionné dans le cadre de la Quinzaine du livre, qui l'ont laissé dans les tiroirs en disant qu'il n'était pas question d'exposer ce livre). Des bibliothécaires ont dit qu'elles ne pouvaient pas avoir Jules dans leur bibliothèque parce que n'importe quel enfant va l'emprunter, va rentrer chez lui et les parents vont leur tomber dessus en leur reprochant de déprimer leurs enfants. Quand on regarde les illustrations, c'est un personnage tout en bois. Ce qui atténue fortement l'émotion et la douleur. C'est une sorte de parodie qui va dans l'extrême de la souffrance et en même temps, on arrive à en rire (de même qu'on a ri tout à l'heure des Papas de Catherine Dolto). Il y a des moments où le rire est salutaire et permet d'atténuer la souffrance. Il aurait pu être mis à côté du livre Du Seuil sur les petits garçons qui ont peur que leur maman....

### **CHRISTIAN BRUEL**

Ma Culotte, pas la mienne, d'Alan Mets à l'Ecole des Loisirs. Je ne suis pas toujours un fanatique du travail d'Alan Mets sauf que j'aime beaucoup celui-ci et je voudrais essayer de vous faire partager les raisons de cet intérêt.

« *Ce matin, j'ai mis ma culotte rouge* ». On pourrait penser que le texte est redondant, en fait il est porteur d'informations très importantes. C'est « ce matin », donc un embrayeur d'histoire particulier et « j'ai », je-sujet, « j'ai mis ma culotte rouge ». ce qui laisse entendre que peut-être, il avait le choix. Peut-être qu'il aurait pu mettre autre chose, enfin, il n'a mis que sa culotte rouge pour l'instant. Bref, ce n'est pas que de la redondance, c'est plus intéressant que ça.

Je « troune », et on a une espèce de loup crétin qui part avec les bras au ciel, avec la langue légèrement pendante.

« *Le soleil brillait. Youpi ! Voilà que j'aperçois un joli petit gigot.* »

C'est intéressant comme niveau de langue parce que immédiatement, le mouton qui apparaît au fond est qualifié de gigot. Je pense qu'Alan Mets a lu Levy Strauss et a hésité entre le cru et le cuit et qu'on est passé à un autre degré de civilisation. Voilà un loup civilisé puisqu'il sait ce qu'est un gigot.

Il va courir après le mouton. C'est un graphisme extrêmement simple.

« Viens dans mes bras petit que je te croque mais cet idiot s'enfuit au triple galop. »

Deux remarques : « cet » idiot indique que c'est un mâle et « au triple galop », le mouton normalement n'est pas un équidé et ne galope pas mais on s'en fout.

« *cent mètres plus loin, je le cueille comme une fleur, hurra ! vive moi !* »

On tourne.

Et voilà pour quoi il est civilisé, c'est qu'il est capable d'enfermer le mouton et de le laisser s'imprégner des bonnes odeurs de thym dans une cage faite pour ça.

« *Je l'enferme à clé avec du thym pour lui donner bon goût. Demain, je le mange avec ma fiancée.* »

Un loup qui a une fiancée, ce doit être un vrai bonheur. Le signe du bonheur étant les doigts de pied en éventail. Il se couche et pense à ce qu'il va faire demain avec ses agapes diverses.

« *Je me suis endormi comme un bébé. Quelle belle journée et demain gigot. Miam* »

D'un coup accélération, plus de verbe « demain-gigot-miam ». Personnellement, si j'étais condamné à être gigoté demain matin je ne ferais pas un gros roupillon comme fait le mouton.



« miam, miam, miam ».

Le mouton attrape avec des dents absolument carnassière et mange la culotte du loup. Retenez que tout à l'heure, on avait « miam » et que là on a « miam-miam-miam » parce que ça va servir de genou dans les articulations.

« Dring, le réveil sonne, il est huit heures, au fourneau ! crotte de crotte, on m'a volé ma culotte !(et en plus j'en ai qu'une) »

C'est rare que dans la littérature pour des classes d'âges jeunes la typographie fasse sens comme ici avec les parenthèses. C'est intéressant parce qu'on a tout un tas de code. Tout d'abord, parce qu'il cache l'essentiel avec sa main, encore que ça se discute (mais chacun fait comme il veut). Et vous remarquerez que le mouton tourne-moutonne, il est sur un seul pied comme s'il était sur une broche...

Il ou elle lui tape sur l'épaule. Lui, il a réussi à cacher l'essentiel en se mettant à califourchon sur une chaise :

« Ma fiancée va bientôt arriver et je ne veux pas qu'elle voit mon zizi (enfin pas aujourd'hui). Tiens, il y a mon gigot qui me parle. Mais keskidi ? »

Cette canalisation à la Queneau « keskidi » montre un nouveau niveau de langue . c'est très rare d'avoir autant de niveau de langue résumé dans un texte aussi court.

« et pssst, gueule d'amour »

un mouton qui appelle un loup « gueule d'amour », ça me réjouit.

« ma vie sauve contre une culotte »

Shakespeare ! mon royaume pour un cheval. Mais même si on n'entre pas à ce niveau là, lui, le loup, y entre et croit qu'il faut parler américain et il dit :

« O.K tope là »

Il a cru que Shakespeare était américain, enfin, peu importe.

« une maille à l'envers, une maille à l'endroit, je te tricote une nouvelle culotte... »

le « je » est un peu bizarre. Est-ce que c'est un « je » sujet ou simplement une expression comme ça ?

« super mimi. Ça y'est j'ai fini, elle est juste à ta taille. ».

Maintenant, avec le « ta », on sait que le « je » était un je-sujet. Et on sait pourquoi, il ou elle avait une chevelure blondasse et un corps recouvert de laine noire, c'est parce qu'il fallait pouvoir tricoter une culotte tout à fait particulière qui est jaune et noire mais qui est trop petite. Mais le loup, qui est un crétin, (on est dans la tradition du loup crétin, comme le diable, il doit être circonvenu par le peuple), il a mal enfilé sa culotte.

« Il y a des jours comme ça où on ne peut pas avoir la culotte et le gigot »

Ce qui est très intéressant, c'est la fin du livre. Le loup cul nu, n'a pas réussi, parce que la culotte est trop petite, et même s'il a réussi à cacher l'essentiel, à cacher l'alternatif.

« Bonjour, mon amour, j'ai une surprise pour toi, je t'invite au resto »

Bien malin qui peut savoir qui parle. Est-ce le loup ou la fiancée ?

Il n'y a que l'image pour nous enseigner que visiblement les moutons sont malins dans ce quartier parce que la fiancée a été, elle aussi, victime de son côté d'un mouton de même type. Ce n'est que la lecture d'image qui va pouvoir élucider une partie du mystère final du bouquin. Ça c'est une petite perle. Ce sont des livres sans prétention qui ont l'air d'avoir été jetés comme ça à toute vitesse mais qui en fait ont été très travaillés et dans lesquels il y a une vraie structure de récit, un vrai travail de langue et une vraie empathie avec le lecteur. C'est plus facile d'avoir une empathie avec le lecteur quand on parle de loup berné que quand on parle de Jules qui a quelques difficultés existentielles. C'est pour ça que je voulais changer de ton avec ce livre là, pour ne pas qu'on se jette dans la Loire ou le Cher.

## **PUBLIC**

Et le dos du livre?

### **CHRISTIAN BRUEL**

Vous avez raison de me le dire, parce que le problème qui est induit par l'image de la couverture c'est la culotte rouge. Et quand vous lisez un livre à un moutard soit vous posez le livre par terre, soit vous tournez les pages de couverture vers l'enfant, pour pouvoir lire. Eux, voient les deux images. Ils ont déjà un début de commencement d'hypothèse de résolution. Et c'est rigolo de voir le cul du loup. Même les grands, ça les excite complètement, ils sont énervés comme tout qu'on puisse valider le fait de voir le cul d'un loup, un loup civilisé, c'est quand même très intéressant. Il a un trou à sa culotte, ça renvoie à Dagobert, ça renvoie à plein de choses. Après chacun fait ce qu'il veut dans le tricotage culturel autour de ça.

C'est trop bien, simplement le temps passe. Alors est-ce que vous avez une envie particulière à part faire pipi... Est-ce qu'on a encore un quart d'heure ou pas ? Je me tourne vers les organisateurs.

### **ALAIN FIEVEZ**

Ça dépend aussi des gens, de leur disponibilité. On peut rester là 5, 10, 15, 20.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Comme vous le comprenez j'espère, c'est un vrai champ littéraire. Je reparle de Bourdieu. C'est un vrai champ littéraire, c'est à dire qu'il y a des enjeux, très importants, personnellement je fais partie de ceux qui considèrent qu'il ne faut surtout pas que les acteurs de ce champ revendiquent le chant sur l'air des champions en circulant en disant « nous sommes de vrais auteurs, ce sont de vrais textes, c'est de la vraie littérature ». Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. J'ai plutôt le sentiment que dans certains secteurs, on pourrait plutôt les creuser pour la littérature. Il y a des endroits on l'on pourrait espérer que les maisons d'édition qui ont les moyens, il y en a quelques unes, pourraient s'offrir le luxe de quelques laboratoires, de ce point de vue. Or, les lois du marché sont telles que ce n'est justement pas dans ces maisons là qu'il y a des laboratoires. Mais ce n'est pas nouveau, c'est vrai dans tous les champs culturels et c'est comme ça, on ne va pas pleurer. C'est une vraie bagarre, un vrai combat, une vraie résistance et un vrai plaisir. Je ne vois pas comment on peut s'ennuyer. Ça ne veut pas dire qu'on fait les mickey, les petites marionnettes, mais c'est un tel vrai plaisir, un tel vrai champ constitué quand on travaille sur des livres authentiques, qu'on peut s'y perdre, on peut s'y noyer. Et ça c'est vraiment bien.

### **ALAIN FIEVEZ**

Je voudrais poser une question stupide vers la fin. Est-ce que la démocratisation de la lecture et la volonté qu'il y ait des livres partout, qu'il y ait de nombreux livres dans les multiples grandes surfaces, ce qu'on a l'impression de voir c'est que ça induit une production de masse et qu'il y a besoin de repérage facile. Christian disait tout à l'heure « jamais d'âge sur un livre », aujourd'hui on voit en force le retour des indications d'âges sur les livres, des indications de codes couleurs, dans telle collection, c'est vert, rose, violet...de manière à ce que dans ces lieux où les gens se servent tout seul de plein de choses, ils puissent se servir tout seul de plein de livres . Est-ce que cette richesse, normalement, de la diffusion du livre, n'induit pas des difficultés pour ceux qui n'ont pas des codes couleurs ?

### **CHRISTIAN BRUEL**

C'est une question d'outil que tu poses. Et je voudrais que vous y voyez ce que c'est, à savoir de la publicité. J'ai publié, ce qui n'est pas facile pour un éditeur de petite taille, un bouquin colossal, important en taille en tout cas, sur Claude Ponti. C'est donc l'analyse par

Sophie Van Der Linden de l'intégralité de l'œuvre de Ponti, sauf le Doudou méchant qui est paru depuis... mais on n'est pas encore interactif.

### **ALAIN FIEVEZ**

Mais si c'est un bon livre, il comporte déjà les analyses du suivant qui n'est pas encore publié.

### **CHRISTIAN BRUEL**

C'est ce que je crois vrai, en plus. Ça montre quoi ? je crois qu'on a besoin d'outils. Il est fort dommage qu'il n'y ait pas plus de ces monographies ou d'études transversales sur quel type d'usage, on peut faire de cette littérature. Non pas pour donner des recettes, des fiches cuisine toutes faites à tel bibliothécaire ou tel enseignant, mais il y a vraiment, comme dans tout champ culturel, la nécessité qu'il y ait des outils pour l'analyser, le faire miroiter, en montrer les richesses, les carences.. J'appelle de mes vœux la nécessité absolue de faire de tels outils. Il y en a dans d'autres champs. Il y a plein de bouquins qui analysent le cinéma, le théâtre... Il faut absolument qu'il y ait une multitude de lieux où se produisent des analyses critiques de ce qu'on appelle la littérature pour l'enfance et la jeunesse.

C'est compliqué parce qu'il faut que l'auteur en question ait une notoriété suffisante. J'en ai fait plusieurs déjà des monographies, une sur l'intégralité de l'œuvre de Nicole Claveloux, un grand bouquin, dans mon ancienne édition. Là, on a fait ce Ponti et je suis en train de faire Anthony Browne dans la même collection. C'est un an et demi de boulot. Et j'avais publié l'imaginaire et le pédagogique de Bruno ..., disponible chez Privat maintenant, mais en plus réduit.

On a besoin, dans tout champ, de matériel critique et il faut que ce soit l'un des enjeux de nos pratiques respectives avec nos moutards. Je voudrais prendre comme signe l'information suivante : ça fait 25 ans que je fais ce métier, je ne conduis pas, pour des raisons personnelles et je prends tout le temps les transports en commun. Je n'ai jamais vu dans aucun de mes déplacements, et je n'arrête pas de me déplacer, un mâle pubère lire un album de jeunesse dans un transport en commun sauf si le mâle pubère en question est accompagné d'un enfant. Il semblerait qu'il faille signifier qu'on est légitime à lire un album, je ne parle pas de la BD (personne ne se trompe même si personne ne peut définir la différence). Je prends ça comme signe social de relative invalidité du tissu social à considérer qu'il faudrait absolument être de sexe féminin et manifestement chargée d'âme pour être un lecteur validé de cette littérature. Faites l'expérience autour de vous, regardez et vous verrez que, sauf pratiques professionnelles, sauf bonne raison, c'est une littérature pornographique, qui ne se lit que sous le manteau, semble-t-il, puisqu'on n'est pas légitime à le montrer. Je crois que c'est un signe et signe supplémentaire : vous êtes des professionnels et j'espère pour vous que vous êtes dans un milieu affectif, que vous avez des proches qui ne sont pas des professionnels de l'enfance, ni de la littérature, ni des deux. Livrez vous à ce petit test idiot et demandez à des adultes qui vous sont proches de vous citer, ne soyons pas méchants, 3 illustrateurs contemporains de la littérature pour l'enfance et la jeunesse. Et même si les adultes en question ont des enfants et s'il y a des livres à la maison, c'est fort rare que les pères se souviennent des noms des illustrateurs, des éditeurs, des auteurs. Ce sont généralement les mères qui se souviennent pour des raisons bizarres, il semblerait que ce soit génétique. En gros, la littérature a quelque chose à voir avec la peur. Il faudrait que les mâles arrêtent d'avoir peur d'être des mâles.

### **ALAIN FIEVEZ**

La part féminine qui est en moi est satisfaite. La salle n'a pas beaucoup posé de questions (ce n'est pas obligatoire bien entendu) mais peut-être réserviez vous cela pour 17h55... Alors, on va laisser une dernière phrase à Christian.

### **CHRISTIAN BRUEL**

Ça ne va pas être une phrase, ça va être une histoire. Je vais vous raconter, à ma façon, une histoire que j'aime beaucoup mais ce n'est pas comme ça que le livre est. Ça fait partie de la tradition aussi. C'est une histoire qui s'appelle le plus bel homme du monde, qui a été écrite par l'allemand Elme Heine mais je vous la raconte comme moi j'ai envie de vous la raconter.

Imaginez un roi qui voudrait épouser une poule, pas une créature pulpeuse mais un volatile. Comme le roi ne sait pas comment épouser une poule, il convoque ses conseillers et met en place un dispositif pour recruter une reine. Il demande à ce que soit affiché dans le royaume qu'il va y avoir un grand concours. Sera épousée la poule qui fera le plus bel œuf du monde. Toutes les basses cours s'énervent et des poules se présentent le jour du concours. La première poule fait un effort extraordinaire et fait un œuf un tiers plus gros que tous les œufs qu'on n'aie jamais vus. Tout le monde trouve qu'elle a fait un bel effort et le roi pense qu'elle a une chance d'être la reine mais les autres poules qui sont venues de tout le royaume pensent que décidément c'est quand même une chance de devenir reine et que cela mérite un petit effort. La seconde poule se concentre vraiment très bien et fait un œuf parfait, un ovoïde soufflé en soufflerie, quelque chose qui a été fait par Macintosh. Le roi est très ennuyé, il commence à lorgner de manière désagréable ses conseillers, car comment va-t-il choisir entre l'œuf le plus gros et l'œuf le plus parfait ? C'est compter sans la troisième poule qui se dit « quand même devenir reine... » et qui va faire un œuf cubique avec des couleurs différentes sur chaque face . Le roi en veut beaucoup à ses conseillers. Va-t-il épouser la poule qui a fait l'œuf le plus gros, le plus beau ou le plus extraordinaire ? Comme, il s'agit d'un album, au moins dans mes fantasmes, à la fin, nous sommes à Venise, sur une gondole, le roi est mollement étendu et le petit doigt en l'air, il dévore un pilon de poulet et les trois poules rament.

Merci.

Chacun sera sensible au caractère féministe de cette histoire

### **ALAIN FIEVEZ**

Merci à vous tous, merci à Christian et merci à tous ceux qui travaillent à Livre Passerelle de façon permanente, merci à tous ceux qui ont organisé l'architecture de ce lieu, l'architecture du repas de ce midi et à bientôt sur le terrain pour ces combats qui ne nécessitent aucun arrêt.

J'ai bien aimé le silence après le conte de Christian, parce qu'il fallait le digérer. On avait envie d'applaudir mais il fallait d'abord le digérer. Le silence, on nous a dit ce matin, c'est la troisième langue. Merci de rejoindre le soir, ce qui s'est dit le matin.

## Liste des livres cités

Philippe Barbeau, Le Type, Edition du poisson soluble  
On se dit, on s'écrit, on nous lit, association Lire et dire, Chinon

Marcel Proust, Sur la lecture, Librio ou Actes Sud  
Carlo Ginsburg, Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVIème siècle,  
Flammarion 1980  
Marc-Alain Ouakim, Bibliothérapie, Edition du seuil, 1994

Bonnafé Marie, Les livres, c'est bon pour les bébés, Calmann-Levy, 1994  
Les cahiers d'ACCES (28, rue Godefroy Cavaignac, 75011 Paris)  
Bénédicte de Boysson-Bardies, Comment la parole vient aux enfants éd. Odile Jacob, 1996  
Serge Boimare, L'enfant et la peur d'apprendre, éd Dunod, 1999

Bruel Christian et Dutertre Sophie, Chonchon, Être, 1998  
Bruel, Les Chatouilles, Le sourire qui mord  
Mets Alan, Ma culotte, Ecole des loisirs  
Louchard et Couprie, Tout un monde ; Ed. Thierry Magnier  
De Maeyer Gregie et Vammechlen Kolen, Jules, Mango  
Ravalec Vicent et Hadach Anne-Marie, Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire ? Seuil Jeunesse  
Van der Linden Sophie, Claude Ponti, Etre 2000  
Browne Anthony, Une histoire à quatre voix, Kaléidoscope  
Browne Anthony, Une promenade au parc, Marcel la mauviette, Marcel le rêveur,  
Kaléidoscope  
Erlbruch Wolf, Moi, papa ours, Milan  
Erlbruch Wolf, Les cinq affreux,  
Ponti Claude, Le dompteur de tâches, Ecole des Loisirs  
Davenier Christine, Léon et Albertine, Kaléidoscope

A COMPLETER